

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 39 — 15 décembre 2022

Jean AICARD

## LA MILÉSIENNE

Nouvelle édition,  
réalisée par Dominique Amann,  
précédée d'une induction et de notes

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet [www.jean-aicard.com](http://www.jean-aicard.com)

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 39

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Introduction.</i> Dominique AMANN	7
<i>La Milésienne.</i> Jean AICARD	25
<i>Le Fleuve de sang.</i> Jean AICARD	161

## ÉDITORIAL

Après un numéro 38 bien diversifié, je reviens à l'entreprise de publication d'œuvres aujourd'hui inconnues car introuvables.

*La Milésienne* est de celles-ci : elle n'a été imprimée qu'une seule fois, en 1924, donc après la mort de notre écrivain. De ce fait, l'édition est passée inaperçue et est restée limitée au seul premier tirage.

Cette œuvre est intéressante à deux titres : d'une part, elle appartient à la série de pièces de théâtre de notre écrivain qui, sous le titre général *La Provence légendaire*, devaient illustrer l'histoire de la région ; d'autre part, elle rappelle combien l'hellénisme fut une dimension essentielle de la pensée de Jean Aicard, surtout en ce qui concerne sa province natale qu'il ressentait avant tout grecque.

Après *La Légende du cœur*, *Le Pèlerin* et *Gaspard de Besse*, *Aicardiana* achève ainsi la publication du cycle théâtral *La Provence légendaire*, étant entendu que l'on ne saurait utiliser les deux autres pièces qui devaient le composer : *Les Albigeois* pour lesquels il n'existe aucun manuscrit connu et *Vieux Cœurs* qui ne semble pas définitivement achevée.

La nouvelle édition que je propose de *La Milésienne*, présentée selon les usages typographiques actuels, reproduit le manuscrit des archives municipales de Toulon, magnifiquement calligraphié par l'agence de copies d'Henri Compère et enrichi de quelques corrections ou modifications de la main de l'auteur.

Ce numéro offre également un poème inédit de notre écrivain, écrit il y a exactement cent cinquante ans, en décembre 1872, qui était perdu et que j'ai pu reconstituer en confrontant deux manuscrits partiels des archives toulonnaises. On y découvre un Jean Aicard inconnu, « apocalyptique » ou, plus précisément, hugolien, explorant diverses voies poétiques pour mieux forger son style personnel.

Dominique AMANN

6

## La Milésienne INTRODUCTION

Dominique AMANN

*La Milésienne* est le titre d'une pièce de théâtre qui, d'après mes archives, commença à être mentionnée à partir de 1902 :

Au Théâtre Antique d'Orange<sup>1</sup>

Les échos du Théâtre antique d'Orange résonnent encore des applaudissements qui accueillirent les superbes représentations d'*Hérodiade*, de *Samson et Dalila*, qu'il est question d'organiser de nouvelles manifestations pour les 9 et 10 août prochain.

Le programme seul de la première soirée serait définitivement arrêté : *Œdipe-Roi*, pour répondre au désir de notre éminent tragédien Mounet-Sully, qui ne voudrait pas prendre sa retraite du théâtre, sans jouer encore une fois, sur la scène incomparable du monument romain, ce rôle d'Œdipe dans lequel il a remporté le plus éclatant triomphe de sa carrière artistique.

Pour le second soir, aucune décision ferme n'est prise. On avait annoncé *Œdipe à Colonne* puis les *Barbares*, de Saint-Saëns, avec la distribution de l'Opéra et l'orchestre du théâtre de Lyon. Mais à l'heure actuelle, d'après un dernier renseignement, il

7

---

<sup>1</sup> *Le Petit Provençal*, 27<sup>e</sup> année, n° 9300, dimanche 6 juillet 1902, « Le théâtre en plein air », page 1, colonnes 5-6. — Information répercutée par *Le Petit Provençal*, 27<sup>e</sup> année, n° 9344, mardi 19 août 1902, page 1, colonne 6.

s'agirait de représenter la magnifique tragédie d'Euripide : les *Phéniciennes*, adaptée par M. Rivollet, l'auteur d'*Alkestis*, dont le succès fut si grand à Orange, ensuite au Théâtre-Français.

[...].

Depuis, deux œuvres ont été inspirées suivant les vues de Mounet-Sully : *Citharis* d'Alexis Mouzin, et la *Milésienne*, de Jean Aicard.

Nous avons déjà parlé de *Citharis*, mais voici quelques renseignements sur l'œuvre de Jean Aicard :

Une légende provençale, gauloise, massaliote, en trois actes, 250 ans avant Jésus-Christ. Le sujet est l'esprit de lutte qui anime les Saliens contre l'élément grec asiatique qui fonda Massalie.

La *Milésienne* de l'antique Milet, célèbre par ses arts, s'insinue ; elle triomphera au-delà de la mort, apportant sa grâce, ses arts, son charme, sa malice et ses perfidies séductrices.

Cette œuvre, inspirée par le grandiose cadre du théâtre d'Orange, y sera sans doute représentée, M. Fayot, l'organisateur distingué, toujours prêt à donner son concours lorsqu'il s'agit du grand art, ayant l'intention de le comprendre dans son programme de l'année prochaine.

P. ANTONY-RÉAL.

Le Théâtre-Antique d'Orange paraissant la scène idéale, les annonces suivirent. Antony-Réal envisagea l'été 1903<sup>2</sup> ; en janvier 1904, le chroniqueur théâtral de *La Presse* confirma : « Jean Aicard a achevé la *Milésienne*<sup>3</sup> » ; et Jean Lorédan, dans sa pe-

---

<sup>2</sup> *Le Petit Provençal*, 27<sup>e</sup> année, n° 9344, mardi 19 août 1902, « Les théâtres en plein air », page 1, colonne 6.

<sup>3</sup> *La Presse*, 71<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 4234, samedi 2 janvier 1904, « 1904, ce que sera l'année. La Vie théâtrale », page 2, colonne 1.

tite biographie datée à la fin « Paris, 1904 », précisa : « la *Milésienne*, quatre actes en vers, troisième pièce de la série qui portera ce titre : *La Provence Légendaire*.<sup>4</sup> »

*La Milésienne* faisait en effet partie d'une série de pièces de théâtre que Jean Aicard regroupa sous le titre *La Provence légendaire* et qui devait réunir, chronologiquement : *La Milésienne* (deux siècles avant J.-C.), *La Légende du Cœur* (XII<sup>e</sup> siècle), *Les Albigeois* (XIII<sup>e</sup> siècle), *Le Pèlerin* (XV<sup>e</sup> siècle), *Gaspard de Besse* (XVIII<sup>e</sup> siècle) et *Vieux Cœurs* (XX<sup>e</sup> siècle)<sup>5</sup>.

*La Milésienne* est une légende tragique d'abord écrite en trois actes et en prose : Fernand Hauser, un ami de l'écrivain très au fait de ses travaux, affirme que la pièce était achevée en janvier 1904. *La Milésienne* fut ensuite reprise en quatre actes et en vers : un manuscrit autographe de l'écrivain que j'ai eu l'occasion de consulter, contenant une ébauche en vers de la pièce, porte, à la fin : « La Garde. Terminé le 13 X<sup>bre</sup> 1904 à minuit »<sup>6</sup>. Et le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre de très belles mises au net de ces deux versions<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> LORÉDAN (Jean), notice biographique en 4 pages datée « Paris, 1904 ».

<sup>5</sup> Voir mon article « Le théâtre de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 37, 15 avril 2022 ; à l'exception toutefois de la pièce *Les Albigeois*, pour laquelle le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon n'offre pas le moindre document.

<sup>6</sup> *La Milésienne*, légende tragique en 4 actes et en vers, manuscrit autographe signé de Jean Aicard, cahier d'écolier de 140 pages, relié demi-toile à coins contenant le texte manuscrit avec une multitude de corrections. Manuscrit proposé au catalogue d'une vente publique.

<sup>7</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 22, mises au net de ces deux versions. Pour la version en trois actes en prose : 1° *La Milésienne*, abolie par *La Milésienne en vers*, cahiers n° 67 (acte I), 68 (acte

Victor Méric annonça la pièce comme « très prochaine » en février 1910<sup>8</sup>... Pour autant, *La Milésienne* n'a jamais été reçue ni jouée par une troupe : écrite pour la vaste scène du Théâtre-Antique d'Orange, elle nécessite une distribution nombreuse, ce qui décourage toujours les directeurs de salles et les metteurs en scène.

Julia Bertrand, sous son pseudonyme littéraire *Léon de Saint-Valéry*, dans un long article sur *La Légende du cœur*<sup>9</sup>, émit un vœu : « Et sans doute verrons-nous aussi, au grand soleil d'un été provençal, les foules de la Milésienne implorer Apollon et le Pèlerin proclamer le commandement d'amour du Christ ». Et pour en faciliter la réalisation, elle publia, en février 1925<sup>10</sup>, donc quelques années après la mort de notre écrivain, la pièce. Mais cette belle initiative passa totalement inaperçue<sup>11</sup> et il fallut attendre l'été suivant pour trouver un article de quelque importance, dans un périodique varois :

II) et 69 (acte III), très belles copies manuscrites de l'agence Leduc avec de rares modifications au crayon ; 2° *La Milésienne*, cahiers n° 70 (acte I), 71 (acte II) et 72 (acte III), très belles copies manuscrites de l'agence Leduc avec de rares modifications au crayon. — Pour la version en quatre actes en vers : *La Milésienne, légende tragique en 4 actes et en vers*, cahiers n° 74 (acte I), 75 (acte II), 76 (acte III) et 77 (acte IV), très belles copies manuscrites de l'agence Compère avec de très rares modifications non autographes au crayon.

<sup>8</sup> *Les Hommes du jour*, n° 109, samedi 19 février 1910.

<sup>9</sup> LÉON DE SAINT-VALÉRY, « La légende du cœur et Sarah Bernhardt à Orange », *La France nouvelle*, 7<sup>e</sup> année, n° 6, juin 1923, « Questions littéraires », pages 161-164.

<sup>10</sup> AICARD (Jean), *La Milésienne*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, février 1925, in-12, 164 pages.

<sup>11</sup> Je n'ai guère trouvé que deux annonces bibliographiques : *La Presse*, 91<sup>e</sup> année, nouvelle série, n° 3677, samedi 28 février 1925, « Carnet des

Jean AICARD. — *La Milésienne*, légende tragique en quatre actes et en vers (Paris Flammarion)<sup>12</sup>.

Jean Aicard portait en lui, comme une religion innée puis passionnément acceptée, l'amour de son pays provençal. Son œuvre presque entier est le chant enthousiaste ou la rationnelle apologétique de cette religion : par la psychologie de ses romans, il expliquait la ferveur de ses poèmes. Son talent fut divers, multiforme sur une base philosophique constante, comme sa terre varoise est diverses en beautés — mer, montagne plaine et forêt — sous l'unique enveloppement de la grande lumière.

Auteur dramatique, Jean Aicard rêva de représenter, en des actions tragiques ou en des comédies, les âmes successives de sa race, depuis les vieux temps presque légendaires jusqu'au net et dur vingtième siècle. Ainsi que prévoyait la note mélancolique qu'il écrivait en tête de son roman « Gaspard de Besse », le poète n'eut pas le temps d'achever ce cycle dramatique dans lequel il voulait enclorre une sorte « Geste » chevaleresque de la Provence. Deux pièces seulement ont été représentées ; mais, au moins, ont-elles été représentées en Provence et dans des décors de pathétique splendeur tout chargés de passé. *La Légende du Cœur* (XII<sup>e</sup> siècle) connut la triomphale journée d'Orange, le 13 juillet 1903 ; *Forbin de Solliès* (XV<sup>e</sup> siècle) eut, le 7 août 1920, sa réalisation émouvante, entre les ruines du vieux Solliès, au lieu même où agirent les protagonistes du

lettres », page 2, colonne 6, sous la signature de Louis Payen ; et *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2179, dimanche 29 mars 1925, page 327, colonne 3, « Derniers ouvrages reçus ».

<sup>12</sup> *La République du Var*, 32<sup>e</sup> année, n° 11219, lundi 17 août 1925, « La Pensée écrite », page 2, colonnes 1-2. Article signé à la fin « L. S. V. », soit Léon de Saint-Valéry, pseudonyme littéraire de Julia Bertrand, épouse du peintre Paulin Bertrand.

drame. Jean Aicard a laissé inédits, pourtant terminés, le *Pèlerin* (XIV<sup>e</sup> siècle) ; *Gaspard de Besse*, une comédie en vers (XVIII<sup>e</sup> siècle) ; *Vieux Cœurs* (XX<sup>e</sup> siècle). *La Milésienne*, légende tragique, du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., vient d'être publiée.

La plus grande partie du drame, trois actes sur quatre, se passe aux environs de Massalie, dans une forêt où gîte une tribu salienne. Le premier acte est à Milet, devant un temple d'Apollon, à la lisière d'un bois sacré. L'action, simple en soi-même, paraît complexe parce qu'elle est régie, en toutes ses phases, par le caractère de la Milésienne, Erippe, épouse de Xanthos. C'est cette âme affreuse qui meut l'ensemble des êtres, évoluant autour d'elle. Tous leurs actes, tous leurs sentiments sont déterminés par la cupidité, la sensualité, la perfidie de la femme milésienne. Le brenn généreux Ortagon, le chef Chlodovir, envoûtés par la Grecque, vont au seuil du crime. Eumène, le Massaliote, Xanthos, l'époux, sont trahis par elle ; son enfant, elle l'abandonne, l'enfant du brenn, elle l'a tué ; devant la mort, qui va châtier ses traîtrises elle est lâche et supplie ; frappée, agonisante elle trouve encore les paroles de vengeance, la révélation qui mettra dans la vie du brenn, un remords sans fin. Ces hommes, qui, eux, sont de sensibilité normale et de fier courage, aiment, combattent, trahissent, la colère les jette à la faute, la pitié les amollit, la justice inexorable les requiert, tout cela à cause de l'enchanteresse au clair visage, au cœur tortueux.

Jean Aicard a fouillé ce caractère jusqu'aux boues les plus profondes, au marécage sur la surface duquel fleurissent les corolles vénéneuses et viennent crever les bulles pestilentielles. Erippe, du deuxième siècle de notre ère, est effroyable. Elle est de son temps par les circonstances de sa vie, par les faits que son pouvoir maléfique provoque ; par sa nature même, elle est de tous les temps. Monstre, elle est faite de toutes les malfor-

mations et déformations morales de la femme. Les siècles chrétiens, ne trouvant plus de nom pour ces créatures, les ont placées hors de la série humaine et appelées des sataniques. Elles sont, dans cette forme infime et fugace qu'est un corps mortel, les totaux infinis du mal, les aboutissements de sa réaction contre le lent travail de refoulement que tente sur ses instincts la pauvre bête humaine, mangeuse de chair, affamée d'idéal.

Pour cette raison que Jean Aicard appliquait habituellement son effort à démêler, dans chaque âme qu'il étudiait quelque indice d'un progrès général de l'humanité vers le bien, il devait être plus qu'un autre sensible aux sursauts violents par où le mal s'oppose à ce progrès, le retarde ou l'entrave. Il éprouvait, en effet, pour le mal, cette aversion presque physique que certains mystiques ont pour le péché ; lorsque dans une de ses œuvres il avait à le rencontrer, il le traitait en accusé contre qui le réquisitoire ne serait jamais assez minutieux, assez nourri. Et c'est ainsi qu'il lui arrivait — comme il a fait pour la Milésienne — de dresser une figure du Mal, si complète, si odieuse et si terrible que sa vue seule est un moyen de lutte. Jean Aicard créa des figures de mensonge, de perversité, de haine dans un esprit analogue à celui des vieux moines imagiers qui vêtaient les représentations du péché de difformités et de monstruosité, les sculptaient mi-partie homme et animal.

Dans la Milésienne, comme dans ses autres drames et dans ses comédies, Jean Aicard a résolu cette difficulté extrême de la psychologie dramatique : rendre parfaitement compréhensibles jusque dans leurs détours secrets des caractères que la forme théâtrale interdit de commenter, et qui doivent s'élucider peu à peu, s'expliquer par le jeu unique des attitudes et des dialogues. Ce résultat il l'obtint toujours en subordonnant les actions à leur destination d'exprimer les êtres, et en s'interdi-

sant tout incidente pittoresque n'ayant pas sa place expressive. C'est un soin plus rare qu'on ne pense chez les auteurs dramatiques.

La Milésienne est faite de beaux vers, dont la texture est classique mais dont la vibration a un son moderne. La pureté de la forme n'est pas impassibilité ; la mobilité, les frissons des âmes affleurent sous l'onde rythmique. Par les mots cadencés, les personnages vivent ; leurs gestes s'ordonnent, leurs groupes s'organisent, se dénouent, se reforment. La parole écrite, par des chemins mystérieux que seuls connaissent les véritables poètes, rejoint la réalisation visuelle.

L. S. V.

Un petit résumé suivit dans une revue nationale :

Jean AICARD, de l'Académie Française. — *La Milésienne*, quatre actes en vers. — Un volume in-16 (Flammarion, éditeur)<sup>13</sup>.

Jean Aicard avait rêvé de représenter en des actions tragiques ou en des comédies, les âmes successives de sa race provençale, depuis les vieux temps presque légendaires jusqu'au net et dur vingtième siècle. Il n'eut pas le temps d'achever cette « Geste » de la Provence. Deux pièces seulement ont été représentées : *La Légende du Cœur* (xii<sup>e</sup> siècle) à Orange en 1903 ; *Forbin de Solliès* (xv<sup>e</sup> siècle) à Solliès-Ville en 1920. Sont restés inédits : *Le Pèlerin* (xiv<sup>e</sup> siècle), *Gaspard de Besse* (xviii<sup>e</sup> siècle), *Vieux Cœurs* (xx<sup>e</sup> siècle). *La Milésienne*, légende tragique du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. vient d'être publiée.

L'action, simple en soi-même, paraît complexe parce qu'elle est régie, en toutes ses phases, par le caractère de la Milésienne

---

<sup>13</sup> *La France nouvelle, revue mensuelle*, 9<sup>e</sup> année, n° 11, novembre 1925, « Bibliographie. Poésie », page 352, colonne 2.

Erippe. C'est cette âme affreuse qui meut l'ensemble des êtres évoluant autour d'elle. Tous leurs actes, tous leurs sentiments sont déterminés par la cupidité, la sensualité, la perfidie de la femme grecque. Jean Aicard a fouillé ce caractère jusqu'aux boues les plus profondes. Erippe, du deuxième siècle de notre ère, est effroyable. Elle est de son temps par les circonstances de sa vie, par les faits que son pouvoir maléfique provoque ; par sa nature même, elle est de tous les temps. Monstre, elle est faite de toutes les malformations et déformations morales de la femme.

Les vers sont de texture classique, mais leur vibration a un son moderne. La pureté de la forme n'est pas impassibilité ; la mobilité, les frissons des âmes affleurent sous l'onde rythmique.

*La Milésienne* est donc, encore aujourd'hui, une œuvre totalement inconnue de notre écrivain. Les autres pièces formant le cycle de *La Provence légendaire* ayant été publiées dans *Aicardiana*<sup>14</sup>, j'achève ici ce travail avec une nouvelle édition de *La Milésienne*.

---

<sup>14</sup> *La Légende du cœur*, *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 35, 15 septembre 2021. — *Le Pèlerin*, *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 10, 15 février 2015. — *Gaspard de Besse*, *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 30, 15 avril 2020. — À l'exception de *Les Albigeois* pour lesquels il n'existe aucun manuscrit connu et de *Vieux Cœurs*, pièce qui n'est peut-être pas définitivement achevée.

## Notes préliminaires à la lecture de la pièce

*La Milésienne*, après l'acte du rapt d'Erippe à Milet sa patrie, met en présence, dans l'arrière-pays méditerranéen, une tribu salienne et des marchands Grecs installés à Marseille.

Jean Aicard, dont on connaît la remarquable culture grecque<sup>15</sup>, est très à l'aise pour évoquer cette civilisation.

Ses deux principaux personnages grecs sont Xanthos et son épouse Erippe, qui apparaissent chez le poète élégiaque Parthénios de Nicée<sup>16</sup> (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et plus tardivement dans *Les Diverses Leçons d'Antoine du Verdier*<sup>17</sup> ou les *Histoires nouvelles traduites de divers auteurs espagnols*<sup>18</sup>. Leur légende a surtout été popularisé par l'historien de la Provence Jean-Pierre Papon<sup>19</sup> :

Cet amour des gaulois pour l'hospitalité me rappelle un fait que Parthenius rapporte, & qui est remarquable par ses circonstances.

Lorsque les gaulois ravageoient l'Ionie, ils entrèrent dans un temple voisin de Milet, au moment qu'on faisoit un sacrifice. Les

<sup>15</sup> VOIR AMANN (Dominique), « L'hellénisme de Jean Aicard », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 38, 15 août 2022, pages 137-206.

<sup>16</sup> Parthenios de Nicée, *De amatoriis affectibus*, « De Erippe », pages 8-9; texte grec avec la traduction latine en regard.

<sup>17</sup> *Les Diverses Leçons d'Antoine du Verdier*, pages 203-206.

<sup>18</sup> *Histoires nouvelles traduites de divers auteurs espagnols*, pages 195-220.

<sup>19</sup> PAPON (Jean-Pierre), *Histoire générale de Provence*, volume I, pages 508-509.

femmes les plus notables de Milet s'y étoient rendues, & tomberent entre les mains de ces gaulois, qui reçurent la rançon de la plupart d'entre-elles, & emmenerent les autres prisonnières. Parmi ces dernières, il y en avoit une d'une rare beauté, dont le mari tenoit le premier rang à Milet. Elle s'appelloit Erippe, & vint dans la Gaule celtique avec le gaulois à qui elle étoit tombée en partage, laissant dans sa patrie un enfant de deux ans.

Son époux, nommé Xanthus, l'aimoit éperduement. Il vendit une partie de ses biens pour la racheter, & arriva chez le gaulois un jour que celui-ci étoit absent ; mais il n'en fut pas moins reçu avec joie par toutes les personnes de la maison, & par sa femme, qui le reconnut & l'embrassa. Elle n'eut rien de plus pressé, quand le gaulois arriva, que de lui présenter son époux, & de lui dire le sujet de son voyage. Le gaulois parut charmé de la tendresse & de la générosité de Xanthus ; & pour lui montrer son contentement, il lui donna un repas auquel furent invités ses parens & ses amis. Ayant ensuite pris Erippe par la main, il la présente à Xanthus & lui demande s'il apportoit une forte rançon : mille pièces d'or, répondit Xanthus ; eh bien, répartit le gaulois, faisons-en quatre parts, dont trois seront pour votre femme & votre fils, la quatrième pour moi. Après quelques propos, où l'on témoigna beaucoup de joie de part & d'autre, Xanthus & sa femme se retirèrent dans l'endroit qu'on leur avoit préparé ; Erippe lui demande d'un air inquiet, s'il est bien vrai qu'il ait toute la somme dont il avoit parlé : j'en ai le double, dit Xanthus, car je craignois que les mille pièces d'or ne fussent pas suffisantes pour ta rançon. Erippe qui n'avoit point un cœur digne de la tendresse que lui témoignoit son époux, alla dire au gaulois que Xanthus n'avoit déclaré que la moitié de la somme, qu'il falloit se défaire de lui pour l'avoir toute entière ; car je hais cet homme, dit-elle, au-lieu que je vous aime plus que ma patrie & mon fils, & c'est avec vous que

je veux passer ma vie. Le gaulois frémit d'horreur en entendant ces mots ; mais il réprima sa colere, & quand Xanthus & sa femme partirent, il voulut les accompagner jusqu'aux pieds des Alpes. Là, il leur dit qu'avant de se séparer, il vouloit offrir un sacrifice. Quand la victime fut prête, il pria Erippe de la tenir, ensuite tirant son épée, il la plonge dans le sein de cette femme ; puis il se tourne vers Xanthus, il tâche de le consoler de la mort de cette perfide, & lui révele le projet qu'elle avoit formé de le faire mourir.

Notre écrivain a repris et considérablement adapté cette légende.

Sa pièce débute à Milet (Ionie, Asie Mineure), dans le temple d'Apollon : ce vaste sanctuaire était situé plus précisément à Didymes au sud de Milet.

Jean Aicard réfère à Apollon sous deux de ses épiclèses :

— l'archer ἀργυρότοξος « à l'arc d'argent », au bouclier vermeil (acte I, scène IV, page 37) ;

— Φοῖβος « Phoïbos, l'étincelant », à l'armure d'or (acte I, scène IV, page 37 ; acte IV, scène I, page 139).

Il nomme également d'autres dieux du panthéon grec :

— Aidès (acte I, scène XI, page 54) ou Hadès (acte II, scène I, page 74 et scène II, page 78), le dieu des Enfers ;

— Arès, le dieu de la guerre (acte I, XI, 54) ;

— Éros, le dieu de l'amour (acte I, scène VII, page 42 et scène XI, pages 55, 56 ; acte II, scène I, pages 71, 73, 74, 75 et scène VI, page 90 ; acte III, scène I, page 102, scène IV, page 111 et scène XIII, page 131) ;

— les infernales Érynnies (acte I, scène VIII, page 48 ; acte II, scène I, pages 75 et 76) ;

— Kypris, autre nom d'Aphrodite (acte I, scène XI, page 56 et scène XIV, page 64) ;

— Mithras, ou Mithra, divinité du monde gréco-romain (acte III, scène XVII, page 135 ; acte IV, scène I, pages 140 et scène III, pages 144) ;

— Pallas-Athènè, déesse de la sagesse et de la stratégie militaire (acte I, scène XI, pages 54 et 56) ;

— Priape, le dieu de la vigueur génératrice (acte II, scène VI, page 90) ;

— Protée, divinité marine (acte III, scène IV, page 113) ;

— les dieux éphestiens ou dieux du foyers, équivalents des dieux Lares ou Pénates des Romains (acte I, scène V, page 37) ;

ou leurs équivalents romains :

— Mars, dieu de la guerre (acte IV, scène I, page 140) ;

— Mercure, dieu romain identifié à l'Hermès grec (acte II, scène I, page 71) ;

— Neptune, le dieu de la mer, assimilé au Poséidon grec (acte III, scène VI, page 119).

Il cite également quelques héros ou héroïnes : Héraklès et sa massue (acte IV, scène IV, page 150) ; Tarpéia, l'héroïne sabine (acte I, scène XII, page 57).

Il nomme enfin : Omphale, la reine de Lydie (acte III, scène VI, page 111) ; Gorgô, la plus connue des femmes spartiates (acte II, scène I, page 74) et Cerbère, le chien polycéphale gardien de l'entrée des Enfers (acte II, scène I, page 76).

En ce début de xx<sup>e</sup> siècle, l'histoire de la Gaule était révélée aux Français par le célèbre Camille Jullian (1859-1933), qui fut le successeur de Jean Aicard à son fauteuil académique en 1924.

La Gaule méridionale, transalpine, s'étendant du fleuve Var jusqu'aux Pyrénées et nommée *Gallia bracata* « la Gaule qui porte des braies », était, au moment où se déroule la pièce, en-

core indépendante : les Romains l'annexèrent à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère sous le nom de *Narbonnaise*. Elle était peuplée de Celtes, généralement dénommés « Gaulois » en Occident et « Galates » en Orient. Ces Gaulois appartenaient à diverses ethnies divisées en tribus : ceux de *La Milésienne* étaient des Saliens.

Notre écrivain est moins féru de mythologie celtique mais sa pièce repose sur des sources sérieuses. Il a établi sa tribu gauloise des Saliens dans les *campi lapidei* ou « champs de pierres » formés dans l'ancien delta de la Durance avant que son cours ne soit détourné vers l'ouest et le Rhône. Il mentionne donc le combat d'Héraklès<sup>20</sup> :

20

Tu trouveras sans peine une plaine déserte  
Et vaste, aride et vide et de cailloux couverte.  
C'est près de là que vit ma fière nation.  
C'est là que les géants Ligur et Bergion,  
Fils de la terre immense et de la mer profonde,  
Surgirent, agitant la massue et la fronde,  
Contre Héraklès, venu pour nous donner des lois !  
[...].  
Vos dieux firent pleuvoir sur les vastes épaules,  
Sur les reins, sur le front des dieux géants des Gaules,  
Par milliers, des cailloux, en grêle, par torrents...  
(acte I, scène XIV, page 63).

---

<sup>20</sup> Pour le combat d'Héraklès dans les *campi lapidei* et la littérature qui lui est associée, voir AMANN (Dominique), *Que le ciel nous tombe sur la tête*, Toulon, La Maurinière éditions numériques, 2022, 57 pages (étude publiée sur le site Internet [www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)).

Ces Gaulois voyaient d'un mauvais œil la prolifération de Grecs à Lacydon, la capitale de la tribu des Ségobriges, sur l'emplacement de l'actuel Vieux-Port de Marseille.

Leur roi, Mann<sup>21</sup> (acte III, scène IV, page 110 ; acte IV, scène IV, page 147), avait donné en mariage sa fille Gyptis (acte III, scène IV, pages 109 et 110 ; acte IV, scène IV, pages 147 et 148) au jeune marin phocéén Protis (acte III, scène IV, page 109 ; acte IV, scène IV, pages 147, 148 et 151). Protis, séduit par la beauté du lieu, y fit venir nombre de ses congénères... et les autochtones commencèrent à ne plus se sentir chez eux...

Coman, le frère de Gyptis et successeur de son père à la tête des Ségobriges (acte III, scène IV, page 109 ; acte III, scène IX, page 123), tenta une action contre les Phocéens de Marseille mais son complot fut déjoué par trahison. Une autre tentative, celle de Cattumand (acte III, scène IV, page 110), ne connut pas plus de succès.

Le ressentiment était vif, éclatait en toute occasion et la pièce de Jean Aicard met en scène les préparatifs d'une nouvelle attaque, imaginée par Ortiagon<sup>22</sup>, le chef de la tribu locale, secondé par le chef némausien Chlodovir et des renforts envoyés par des tribus saliennes et arvernes.

Notre écrivain mentionne quelques dieux gaulois :

— Æsus ou Asus (acte I, scène XIV, pages 63 et 64 ; acte IV, scène I, page 140 et scène III, page 144) ;

— Belen, ou Belenos « le resplendissant », dieu solaire équivalent de l'Apollon grec (acte IV, scène I, page 139) ;

---

<sup>21</sup> De son vrai nom Nann.

<sup>22</sup> Dans ses *Œuvres morales* (tome IV, chapitre 17), Plutarque mentionne une Chiomara épouse d'Ortiagon, roi de la tribu gauloise des Tolistobogiens, emmenée en captivité par un centurion romain qui en fit sa maîtresse. Lorsque son mari apporta la rançon, Chiomara fit décapiter son ravisseur.

21

— Ogmios, un vieillard à la peau noircie dont la force magique est matérialisée par de fines chaînettes d'or attachées d'un côté à sa langue et de l'autre aux oreilles des humains, pour indiquer que sa parole est d'or ; il est également un dieu guerrier qui aurait pu suggérer aux Grecs leur Héraklès ;

— Tarann, le dieu celte de l'orage (acte I, scène VIII, page 47) ;

— Tauriskus, une divinité locale (acte III, scène X, page 129).

Il nomme également Brennus ou Brennos, chef des Sénons au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., le vainqueur de Rome (acte I, scène XIV, page 61 ; acte III, scène III, page 106 ; acte IV, scène IV, page 158).

Chaque tribu est dirigée par un *brenn*. La vie est gouvernée par la religion entretenue par un nombreux clergé : grands prêtres, eubages, druides, mages. Combattifs, les Gaulois sont encadrés par des officiers nommés embactes et soldenars.

### ***Bibliographie des notes***

*Les Diverses Leçons d'Antoine du Verdier suivans celles de Pierre Messie*, Lyon, Barthélemy Honorat, 1577, in-16, pièces liminaires + 422 pages + tables.

*Histoires nouvelles traduites de divers auteurs espagnols*, tome I, Paris, Guillaume de Luyne libraire, 1671, in-16, IV-220 pages.

PAPON (Jean-Pierre), *Histoire générale de Provence*, Paris, Nicolas-Léger Moutard libraire-imprimeur, 1776-1778-1784-1786, quatre volumes in-4°, xxxvi-689-4 pages et 7 planches, IV-XVI-630-2-c pages et 7 planches, IV-XVI- 683-LXXX-14 pages et six planches, 4-XVI-864-2 pages.

HIRSCHIG (Guillaume-Adrien), *Erotici scriptores*, Paris, Ambroise Firmin-Didot, 1856, in-4°, xxxiv-644-69 pages ; textes de Parthenius, Achilles Tatius, Longus, Xenophon Ephesius, Heliodorus, Chariton Aphrodisiensis, Antonius Diogenes, Jamblichus.

**Jean AICARD**

# **LA MILÉSIENNE**

**Légende tragique  
en quatre actes et en vers**

nouvelle édition,  
réalisée par Dominique Amann,  
d'après le manuscrit  
des archives municipales de Toulon

## PERSONNAGES.

ERIPPE. — la Milésienne.

ORTIAGON. — Chef salien.

CHLODOVIR. — Chef némausien.

LES SOLDATS D'ORTIAGON.

LES SOLDATS DE CHLODOVIR.

L'ENFANT GAULOIS, fils d'Ortiagon.

LA NOURRICE.

LE PRÊTRE D'APOLLON.

1<sup>er</sup> CITOYEN DE MILET.

UN VIEILLARD AVEUGLE.

2<sup>e</sup> CITOYEN DE MILET.

LE GARDIEN DU TEMPLE.

3<sup>e</sup> CITOYEN DE MILET.

XANTHOS, époux d'Erippe.

CITOYENS AMIS DE XANTHOS.

DEUX JEUNES FILLES ESCLAVES.

LES SUPPLIANTS.

UN JEUNE ENFANT MILÉSIIEN.

EUMÈNE, marchand, chef massaliote.

UN VIEUX MARCHAND ÉGYPTIEN.

UNE VIEILLE MARCHANDE ÉGYPTIENNE.

LES ESCLAVES DU MARCHAND ÉGYPTIEN.

UNE DANSEUSE ASIATIQUE.

1<sup>ère</sup> PLEUREUSE.

1<sup>er</sup> SOLDAT.

2<sup>e</sup> PLEUREUSE.

2<sup>e</sup> SOLDAT.

L'EUBAGE.

PLUSIEURS EUBAGES.

LE GRAND PRÊTRE des druides saliens.

LE VIEUX BARDE.

*La scène est à Milet, en Asie Mineure, pour le premier acte ;  
et, pour les trois derniers, en Gaule, aux environs de Massalie,  
deux cents ans av. J.-C.*

**ACTE I.****LE TEMPLE D'APOLLON.**

*Devant le temple d'Apollon, à Milet, sur la lisière d'un bois sacré. Le temple est à gauche.*

*Au lever du rideau, femmes, enfants, vieillards, riches, pauvres, accourent de tous côtés vers le temple pour s'y réfugier. Les femmes sont en plus grand nombre. La foule entre précipitamment dans le temple, chacun se hâtant selon ses forces. Tous ont des vêtements en désordre. Un prêtre, debout sur le seuil, les accueille et les encourage du geste.*

*Beaucoup s'arrêtent un instant, et arrachent hâtivement des rameaux aux lauriers du bois sacré qui entoure le temple. À travers les innombrables troncs des lauriers sombres, on aperçoit sur la droite un horizon de lumière.*

*Au fond, à la lisière du bois sacré, les branches d'un if laissent entrevoir la blancheur d'un cippe funéraire.*

**SCÈNE PREMIÈRE**

**Le Prêtre d'Apollon, sur le seuil du temple.**

**La foule entrant de la droite.**

LA FOULE (*voix diverses*).

Asile ! Asile ! — Au temple ! ils arrivent ! — Courez !  
 — Arrachons des rameaux dans les lauriers sacrés !  
 — Apollon ! — qu'as-tu donc à rester en arrière ?  
 — Des rameaux ! des rameaux sacrés pour la prière !

UN CITOYEN, *s'arrêtant.*

A-t-on vu les Gaulois ?

2<sup>e</sup> CITOYEN, *de même.*

Oui, ce matin.

3<sup>e</sup> CITOYEN, *de même.*

Non, hier.

1<sup>er</sup> CITOYEN.

Ce matin, les guetteurs qui surveillent la mer  
Ont fait dire à Milet, par un pressant message,  
Que deux de leurs vaisseaux jetaient l'ancre au rivage.

2<sup>e</sup> CITOYEN.

L'an dernier ils avaient saccagé mon foyer.

LE PRÊTRE, *s'avançant, d'un ton solennel.*

Ils avaient saccagé le temple l'an dernier.

LA FOULE, *se précipitant dans le temple.*

Apollon ! Apollon !

LE PRÊTRE.

Malheureux, entrez vite !

Le temple est pauvre, mais l'esprit du dieu l'habite.  
Vos yeux n'y verront plus briller le marbre et l'or,  
Mais tout vide qu'il est, son dieu l'emplit encor !

*Il descend les degrés du temple vivement pour aider un vieillard aveugle qui s'avance en tâtant le sol du bâton.*

## SCÈNE II. Le prêtre, un vieillard aveugle.

LE PRÊTRE.

Par ici, toi, vieillard !... cherches-tu pas l'entrée ?

LE VIEILLARD AVEUGLE.

Ami, je ne vois plus la lumière dorée.

LE PRÊTRE, *l'aidant à marcher vers le temple.*

Alors, tu n'as plus rien à perdre, malheureux !

LE VIEILLARD AVEUGLE.

J'ai des petits-enfants, je vais prier pour eux.

LE PRÊTRE.

Ils ne t'ont pas guidé ?

LE VIEILLARD AVEUGLE.

Leur terreur est si grande !

*Il entre dans le temple.*

LE PRÊTRE, *le suivant des yeux.*

Va donc et que le dieu de la clarté t'entende,  
Aveugle !

## SCÈNE III. Le prêtre, une foule.

LA FOULE (*voix diverses*).

Par ici, mère ! — Viens vite, enfant !  
Milet ne peut périr : Apollon la défend.

4<sup>e</sup> CITOYEN, *survenant.*

Je les ai vus ! Ils m'ont tout pris ! Rien ne me reste !

LE PRÊTRE.

Comptes-tu donc pour rien la lumière céleste ?

LA FOULE, *gémissant et courant.*

Asile !

LE PRÊTRE.

Amis, laissez les craintes au dehors,  
Le Galathe cruel n'en veut qu'à vos trésors.  
Cet asile est d'autant plus sûr qu'il est plus vide.  
C'est notre pauvreté qui sera notre égide.

*La foule s'engouffre dans le temple. Pendant que les retardataires y pénètrent, le prêtre, arrêtant sur le seuil un des citoyens les moins âgés :*

#### SCÈNE IV

#### Le prêtre, un citoyen.

LE PRÊTRE.

Toi, reste sur le seuil, interroge avec soin  
Ceux qui viendront et, pour m'appeler au besoin,  
Tu heurteras l'airain de la porte sonore.

*Il ferme un des battants de la vaste et lourde porte qui glisse dans des rainures de fer.*

LA FOULE, *dans le temple, gémissante.*

Apollon ! Apollon !

LE PRÊTRE, *au seuil du temple.*

Tout un peuple t'implore,  
Apollon ! — Mets sur nous ton bouclier vermeil,  
Archer divin ! esprit tout puissant du soleil !

*Il rentre dans le temple dont la porte se ferme entièrement.*

LA FOULE, *dans le temple, gémissante.*

Apollon ! Apollon !

*Un citoyen entre, accourant vers le temple.*

#### SCÈNE V

#### Le gardien du temple, 3<sup>e</sup> citoyen.

LE GARDIEN DU TEMPLE.

Quelles sont les nouvelles ?  
Les galères de ces Gaulois, combien sont-elles ?

3<sup>e</sup> CITOYEN, *s'affaissant sur les marches du temple.*

J'en ai pu compter douze ! Ô funeste cité !  
Deux fois déjà, j'ai vu mon pays dévasté  
Sous le passage impur des barbares Galathes !  
L'an dernier, Rome a vu crouler ses dieux pénates  
Et nous, Grecs de Milet, nos dieux éphestiens !...  
Lamentable cité, quels malheurs sont les tiens !

LE GARDIEN.

Hélas !

3<sup>e</sup> CITOYEN.

Que pouvons-nous, vieux comme nous le sommes !

Ils sont morts ou captifs, tous nos fiers jeunes hommes  
Et rien ne défend plus leurs mères et leurs sœurs !

LE GARDIEN.

N'est-ce rien que d'avoir les dieux pour défenseurs !

LA FOULE, *dans le temple, gémissante.*

Apollon !

LE GARDIEN.

Entends-tu ?... Suis leur pieux exemple.  
Prie en pleurant. La Ville est toute dans son temple.

*Il entrouvre la porte du temple. Le citoyen y pénètre. Peu d'instant après, entre Erippe : elle arrive du fond du bois et regarde à tout instant derrière elle avec inquiétude.*

34

**SCÈNE VI.**  
**Le gardien, Erippe.**

LE GARDIEN.

Où vas-tu ? d'où viens-tu ? Dans le commun péril  
Tu montres plus d'effroi que nous tous. Qu'y a-t-il ?

ERIPPE.

Je connais ma terreur et sans savoir la vôtre,  
Ô vieillard, je me sens plus à plaindre qu'une autre.

LE GARDIEN.

Et pourquoi plus qu'une autre, Erippe ? Ton époux  
A des vaisseaux nombreux, il est riche entre tous.  
C'est le moins menacé dans la peine commune.  
Chacun sait qu'il a mis en lieu sûr sa fortune.

ERIPPE, *ironique.*

En lieu sûr ?... Ah ! les dieux sont perfides parfois !  
On nous a tout pris.

LE GARDIEN.

Qui ?

ERIPPE.

Les Gaulois !

LE GARDIEN.

Les Gaulois ?

Quand ?...

ERIPPE.

Tout à l'heure !

LE GARDIEN.

Ils ont déjà touché la terre ?

ERIPPE.

À l'aurore, en silence et dans un grand mystère,  
L'un des chefs débarquait non loin de ma maison.

LE GARDIEN, *étonné.*

À l'aube, leurs vaisseaux erraient sur l'horizon...  
À l'heure où s'éteignaient les dernières étoiles,  
Dix fois on vit changer leur sillage et leurs voiles.

*Il frappe la porte d'airain qui résonne sourdement.*

ERIPPE.

Ruse de guerre ; feinte habile assurément !...  
Leur chef nous surprenait dans le même moment.

35

Mes esclaves haineux livraient à ces barbares  
Nos coffres tout gonflés des trésors les plus rares,  
D'émeraudes ou d'or ou d'étoffes sans prix.  
En fuyant, j'ai pu voir de loin qu'ils ont tout pris.  
J'ai vu ces durs Gaulois mi-nus, aux bras d'athlètes,  
Sur la plage étaler nos richesses secrètes ;  
Ils m'ont tout pris, te dis-je, ils ne m'auront laissé  
Que mes yeux pour pleurer un glorieux passé.

*Le prêtre paraît au seuil du temple ; il a entendu les derniers mots d'Erippe.*

**SCÈNE VII.**  
**Le gardien, Erippe, le prêtre.**

LE PRÊTRE.

36 Ton fils ?

ERIPPE, *inattentive et pleurant sur elle-même.*

Reverrons-nous jamais un temps prospère ?

LE PRÊTRE, *descendant vers elle.*

Ton enfant ?

ERIPPE.

Il pleurait dans les bras de son père :  
« Sauve ton fils ! » criai-je à Xanthos, mon époux.  
Et le père en fuyant me répondait : « Suis-nous ! »  
Mais un dieu ramenait en arrière mon âme...  
Le foyer, plus qu'à l'homme, est cher à toute femme...  
Et j'ai pu voir, j'ai vu le Galathe odieux  
Le brenn, mettre sur lui mes colliers précieux...  
Quand tout à coup il m'a reconnue et suivie...

LE PRÊTRE.

Jusqu'où ?

ERIPPE, *pleurant sur elle-même.*

Sans les trésors, que fait-on de la vie !...  
Xanthos, hier encor si grand, le plus heureux  
Des Milésiens, devient le plus pauvre d'entre eux.  
Comment reconquérir nos richesses perdues ?  
Mes plaintes à l'autel seront mieux entendues.  
Ouvre le temple.

LE PRÊTRE.

Va prier pour ton enfant.

*Il entrouvre la porte lentement.*

LA FOULE, *dans le temple.*

37 Dieu dont l'armure est d'or, dieu toujours triomphant,  
Sauve-nous, Apollon !... Exauce ma prière,  
Céleste archer dont les flèches font la lumière !

ERIPPE, *se tournant vers le temple.*

Protège-nous, Phoïbos ! Apollon, sauve-nous !

LE PRÊTRE, *à Erippe qui gravit les degrés du temple.*

Parmi ces malheureux, va prier à genoux.

ERIPPE, *redescendant avec vivacité.*

Dieu de clarté ! j'entends au loin des bruits d'armures !...

*Au lieu d'obéir au prêtre qui veut la faire entrer dans le temple, elle s'élançe curieusement du côté par où doit venir le*

*péris. Elle pénètre à droite sous le bois sacré et regarde au loin, à travers les sombres rameaux.*

Par-delà ces lauriers, sous le noir des ramures,  
Je vois luire, reflet des flèches du soleil,  
Des éclairs, au miroir d'un bouclier vermeil !...  
Il m'a suivie ! il m'a suivie !

LE PRÊTRE, *courant à elle.*

Entre donc vite !

ERIPPE.

J'ai tantôt, sous les bois, égaré leur poursuite,  
Mais leur chef de trop près m'a vue, et ses regards,  
Brûlants comme l'éclair, aigus comme des dards,  
M'ont dit assez qu'Éros l'excitait à m'atteindre !...  
N'ayant plus rien à perdre, hélas ! j'ai tout à craindre !

*Elle revient vers le temple.*

LE PRÊTRE.

Entre — mais cache au moins tes terreurs à demi !  
Il ne faut pas jeter l'épouvante parmi  
Les suppliants... Contiens ou mesure ton geste.  
L'art d'assembler les mots donne un pouvoir céleste.  
On dit de ces Gaulois qu'ils se prennent souvent  
Au charme des discours que règle un art savant...  
Va, je lui parlerai. Hâte-toi. Le temps coule !

ERIPPE, *sur les degrés du temple.*

Se sont-ils éloignés ?

LE PRÊTRE.

Cache toi dans la foule.

ERIPPE, *redescendant une marche.*

Je les entends venir !

LE PRÊTRE.

Entre donc !

ERIPPE, *avec un mélange de terreur et de curiosité.*

Je les vois !

*Le prêtre la pousse vers la porte. Elle semble obéir à regret et se retourne pour essayer de voir les Gaulois une fois encore.*

### SCÈNE VIII

#### **Le prêtre, le gardien, Erippe, Ortiagon, soldats gaulois.**

ORTIAGON, *à ses soldats.*

Attaquez et brisez cette porte.

LE PRÊTRE, *suppliant.*

Gaulois !...

ORTIAGON, *à ses soldats.*

Puis vous ferez sortir les femmes une à une.

LE PRÊTRE, *s'avançant.*

Apaise ta fureur devant tant d'infortune,  
Brenn !... ce temple, autrefois brillant de marbre et d'or,  
N'est plus qu'une ruine où nous prions encor.  
Et sa misère en fait notre plus sûr asile.  
Laisse un peuple vaincu prier ses dieux, tranquille.

*Étendant sa main vers le temple.*

Là, mon peuple courbé, tout chargé de ses maux,  
En vain élève au ciel d'inutiles rameaux,  
Car le ciel s'est fait sourd à nos plaintes profondes.  
Les femmes, dénouant leurs longues tresses blondes,  
Ont en vain balayé le sol de leurs cheveux.  
Nous n'avons plus à nous que des cris et des vœux.  
Ce temple est au Malheur : respectes-en l'entrée.

*Il pose sa main sur la porte de bronze.*

Bouclier des vaincus, cette porte est sacrée.

ORTIAGON, à ses soldats, avec une suprême violence.

Attaquez cette porte et tordez-en les gonds.

LE PRÊTRE, *hautain*.

J'ai cru que les Gaulois, à la colère prompts,  
Étaient plus prompts encore aux clémences superbes.  
Tordre du fer c'est beau, mais courber des brins d'herbes  
Est moins digne du dieu qui brille en tes regards !  
Entre, chef glorieux ! Va vaincre des vieillards !  
Entre ! Écrase à loisir des femmes et des prêtres.  
Prouve aux petits enfants qu'ils ont trouvé des maîtres !

ORTIAGON, *subitement apaisé*.

Ton dieu t'inspire bien, prêtre. — Écoute. — Je sais  
Que ton peuple n'a plus l'orgueil des temps passés.  
Ta fière humilité, qui sais parler, me flatte.  
Soit. Milet n'a plus rien à craindre du Galathe.  
Je respecte vos dieux, j'honore vos héros ;  
Nos glaives, tu le vois, rentrent dans les fourreaux  
Et nous épargnerons la faiblesse plaintive ;  
Nous partons ; — mais, avant... livre-moi ma captive.

LE PRÊTRE.

Qui donc ?

ORTIAGON.

Ose nier que tu viens de la voir.

LE PRÊTRE.

On serait ton captif sans être en ton pouvoir ?

ORTIAGON.

Tes esprits sont subtils, tes paroles sont vaines.  
Il y a des regards vivants qui sont des chaînes.  
Sous ces lauriers tantôt, j'ai vu fuir à grands pas  
Une femme, et tes dieux ne la sauveront pas.  
J'ai jeté mon regard sur elle. Elle est ma prise.  
Je la veux.

LE PRÊTRE.

Et c'est là ton droit ? la convoitise !

ORTIAGON.

Non, la force. — D'ailleurs cette femme a vers moi  
Tourné de longs regards, curieux, sans effroi ;  
Même elle m'a souri. Comprends-tu, prêtre ? Écoute.  
Ouvre à l'instant. Je suis un chef que l'on redoute.  
N'impatsiente pas — crois-moi, tu feras bien —  
Le brenn Ortiagon, roi du pays salien.

LE PRÊTRE.

Des vaincus, exilés dans leur propre patrie,  
Une foule sans nom qui sanglote et qui prie,

Des suppliants, frappant la dalle avec leur front...  
Si j'ouvre — voilà tout ce que tes yeux verront.

ORTIAGON.

Ma captive à l'instant !

LE PRÊTRE.

Un dieu mauvais t'égare,  
Détourne de mes fils ta colère, ô barbare !  
Ils n'ont plus qu'un seul nom : ce sont des malheureux.  
Qui pourrait autrement nommer un seul d'entre eux ?

ORTIAGON.

Et que m'importe un nom !... ouvre sur le champ, prêtre.  
Entre mille, mes yeux sauront la reconnaître.

LE PRÊTRE.

Ne trouble pas ceux qui gémissent.

ORTIAGON.

D'un coup d'œil  
Je la reconnaitrai, sans dépasser le seuil.

LE PRÊTRE, attentif.

Tu ne franchira pas la dalle de l'entrée ?

ORTIAGON.

Et celle qu'entre tous ma main t'aura montrée  
Tu me l'iras chercher, tu me l'amèneras.

LE PRÊTRE.

Et si ton œil perçant ne la reconnaît pas ?

ORTIAGON, *riant*.

Je partirai !... Sinon que Tarann me foudroie !  
Mais quel est le faucon qui méconnaît sa proie ?

LE PRÊTRE.

Je crois en ta promesse, ô brenn !

ORTIAGON.

Je la tiendrai.

LE PRÊTRE.

Même chez un barbare un serment est sacré...

ORTIAGON, *s'impatientant*.

C'est dit.

LE PRÊTRE.

Dans tout pays le parjure est un crime.

*Il réfléchit et s'interroge.*

Je sauve tout un peuple, au prix d'une victime...  
Soit... Donc si ton regard ne la reconnaît pas,  
Sans même une menace, ô brenn, tu partiras ?

ORTIAGON.

Oui, car alors Belen aurait pris sa défense !

LE PRÊTRE.

Mais si, parjure à ton serment...

ORTIAGON.

Ce mot m'offense !

LE PRÊTRE, *poursuivant.*

... Tu voulais résister aux arrêts de ton dieu,  
Ce temple, en un moment, croulerait dans le feu.  
Tu n'y pénétrerais qu'entouré d'agonies  
Et d'avance ma voix te voue aux Érynnies !

*Il gravit les degrés du temple.*

ORTIAGON, *frappant du pied.*

Ouvre, prêtre bavard !

LE PRÊTRE, *sur le péristyle.*

Songe à l'honneur gaulois.

ORTIAGON, *à ses soldats.*

Demeurez assez près pour entendre ma voix,  
Mais hors de vue. — Allez !

*Les soldats se retirent. Le prêtre entrouvre la porte. On entend le murmure confus des gémissements et des invocations de la foule dans le temple.*

### SCÈNE IX.

#### Ortiagon, le prêtre.

ORTIAGON, *désignant quelqu'un dans le temple.*

C'est celle-ci, la mienne.

J'admire en vérité la beauté milésienne.  
Va chercher celle-ci qui, fille d'un mortel,  
Serait mieux à sa place au-dessus de l'autel.

*Le prêtre pénètre dans le temple. Ortiagon redescend et ordonne, du geste, à l'un de ses soldats, demeuré très proche, de disparaître.*

### SCÈNE X.

#### Ortiagon, le prêtre, Erippe.

LE PRÊTRE, *bas à Erippe sur le seuil du temple.*

Retiens-le quelque temps par des propos frivoles.  
Nous veillons.

ORTIAGON, *au prêtre.*

Maintenant, prêtre, assez de paroles.

Laisse-nous...

*Le prêtre demeure immobile.*

Va-t'en !

*Le prêtre se retire lentement. Sur le parvis du temple il fait signe au gardien d'approcher. Pendant ce temps, Ortiagon et Erippe s'examinent curieusement en silence.*

LE PRÊTRE, *au gardien, à voix basse.*

Toi, va chercher Xanthos. Cours.  
Dis-lui pourquoi sa femme appelle son secours.  
Point d'armes. La rançon. De l'or en abondance ;  
Des supplications ; de l'or ; de la prudence.

*Le prêtre rentre dans le temple. Le gardien sort furtivement. Ortiagon et Erippe se considèrent toujours en silence.*

**SCÈNE XI.**  
**Ortiagon, Erippe.**

ORTIAGON.

Quoi ! pas un mouvement de crainte ! et pas un cri !...

*Silence. — Elle sourit.*

En me fuyant, voilà comme tu m'as souri  
Tantôt... Pourquoi donc fuir ou pourquoi me sourire ?

ERIPPE.

La nymphe rit parfois d'échapper au satyre,  
Toute blanche, parmi l'ombre des noirs lauriers.  
Puis, je sais qu'un sourire a vaincu des guerriers ;  
Les plus rudes parfois se prennent à ce charme  
Et l'on cesse de fuir sitôt qu'on les désarme.

ORTIAGON.

Quel est ton nom ?

ERIPPE, *sévère tout à coup.*

Erippe, et Xanthos, mon époux.

ORTIAGON.

Tu ne me souris plus ?

ERIPPE, *durement.*

... Xanthos, riche entre tous  
Naguère, — et qui, puissant comme un roi, plus peut-être,  
Se vantait d'être mon esclave, étant mon maître ;  
Xanthos le riche, à qui tes Gaulois ont tout pris.

ORTIAGON.

Tu t'irrites ?...

*Elle se reprend à sourire.*

Voilà pourtant que tu souris

Encor !

ERIPPE, *sournoise.*

C'est qu'un espoir en mon cœur s'insinue...

*Il l'interroge du regard.*

La générosité des Gaulois est connue.

ORTIAGON.

Pourtant tu me hais.

ERIPPE.

Toi pas plus qu'un autre, hélas !  
Mais, barbare, comment ne te maudire pas ?

ORTIAGON.

Une si douce voix saurait-elle maudire ?  
Suis plutôt un vainqueur à qui tu peux sourire.

ERIPPE.

Qui donc es-tu toi-même ?

ORTIAGON.

Un brenn qui, si tu veux,  
Mettra sur ton col souple et dans tes lourds cheveux  
Plus de perles et d'or que n'en portent les reines.

ERIPPE.

Hélas ! d'or ou d'airain les chaînes sont des chaînes !  
Me rendras-tu mon fils et son père, et mes dieux !  
Les voilà, les trésors les plus chers à mes yeux !

ORTIAGON.

Écoute, femme, — au fond de nos forêts de Gaule,  
J'ai pris souvent, souvent porté sur mon épaule,  
Tout vivants, les petits des biches ou des ours ;  
Les faons me résistaient parfois, mais pas toujours.  
Or sache qu'on éprouve une divine joie,  
Lorsqu'au lieu de lutter sous la main qui le ploie  
Le jeune faon, un brin de chanvre autour du cou,  
Calmant ses soubresauts convulsifs tout à coup,  
Accepte son vainqueur et se met à le suivre  
Comme s'il l'eût choisi dans son cœur...

ERIPPE, *souriante*.

Il veut vivre !

*Brusquement farouche et agressive :*

Mais un barbare seul peut comparer, Gaulois,  
Les femmes des cités aux brutes de vos bois !

ORTIAGON, *rudement*.

M'as-tu compris ?

ERIPPE.

Plutôt mourir que vivre esclave.

J'aime Milet.

ORTIAGON.

Milet, dans ta fierté, me brave ?  
Songe que nous avons brisé l'orgueil romain !

48

ERIPPE.

Mais le mien — pas encore !

ORTIAGON.

Un signe de ma main,  
Et mes soldats t'emporteront sur leurs épaules,  
Ce sont de forts guerriers que ces hommes des Gaules :  
La fureur d'une femme est légère à leurs bras.  
Suis-moi de bonne grâce...

*D'une voix plus douce.*

et tu m'apaiseras...

Viens... Ma patrie est belle aussi.

ERIPPE.

Moins que la mienne.

ORTIAGON.

Sois reine en Gaule.

ERIPPE.

Il vaut mieux être milésienne...

*Elle écarte brusquement les basses branches d'un if. On aperçoit un cippe funéraire de marbre blanc.*

Regarde !

ORTIAGON.

Qu'est ceci ?

ERIPPE.

Gaulois, c'est un tombeau.  
Trois vierges de Milet dont le destin fut beau

49

Dorment ensemble à l'ombre heureuse de cet arbre  
Et voici leur adieu, dans ces lettres de marbre :

*Elle lit l'inscription :*

« Nous partîmes un jour, ensemble, toutes trois,  
En repoussant l'outrage odieux du Gaulois,  
Pour qu'à jamais, chère Milet, tu te souviennes  
De tes trois vierges citoyennes.  
Le violent Arès du Galathea sans lois  
Ainsi changea nos destinées...  
Aidés nous protégea... Nous nous sommes données  
À cet époux de notre choix. »

*Un court silence.*

Et les colombes sous l'if noir se sont posées.

ORTIAGON.

Des enfants ne sont pas des matrones rusées !  
Ces vierges ignoraient l'art de vaincre un vainqueur,  
Mais toi, tu sais quel dieu te parle dans mon cœur  
Et qu'il faut obéir quand c'est lui qui commande.

*Tandis qu'il parle, elle s'est insensiblement et sournoisement  
rapprochée de lui... Tout à coup elle s'empare de son glaive et  
tente de l'en frapper... Il la saisit par le poignet et la force à  
tenir tout droits son bras et le glaive.*

Par Belen ! C'est Pallas !... comme elle est svelte et grande !  
Qu'elle est belle, le front hautain, l'œil menaçant,  
Tenant haut dans sa main mon glaive éblouissant !...  
J'aime mieux ce courroux que ta douceur première...  
Reste un moment ainsi, — déesse de lumière !

ERIPPE, *humblement.*

Je ne suis qu'une femme impuissante.

ORTIAGON, *railleur.*

Crois-tu ?

Chasseur, j'ai, de tout temps, volontiers combattu,  
Plutôt qu'un cerf peureux dont les pieds ont des ailes  
Les fauves et surtout leurs perfides femelles...  
Erippe, tu me plais !... Erippe aux lourds cheveux,  
J'aime ton bras nerveux, tu me plais, je te veux.  
Viens dans ma Gaule ; là, plus reine qu'une épouse,  
Féroce s'il te plaît, — et, s'il le faut, jalouse, —  
Je le sais, par tes yeux cruels, si doux à voir —  
Tu m'aimeras un jour comme tu dois savoir,  
En lionne qui tient l'amour comme une proie  
Et qui mêle aux baisers des morsures de joie !

*Le glaive tombe à terre. Il lâche le poignet d'Erippe.*

Te voilà désarmée !... Est-ce par ma main ? non ?  
Est-ce par Éros, quand, tout bas, j'ai dit son nom ?

*Un silence.*

Et, dis-moi, que voulais-tu faire avec mon glaive ?

ERIPPE, *farouche.*

Te tuer !

ORTIAGON, *riant.*

À cent pas de mes soldats !... Achève !  
Ensuite ?

ERIPPE, *rageusement.*

J'aurais pris tes colliers d'ambre et d'or,

Tes bracelets pareils à ceux de mon trésor,  
Tes parures de brenn faites pour une femme !

*ORTIAGON, riant toujours et se dépouillant  
de ses colliers qu'il jette autour du cou  
de la Milésienne.*

Prends donc !... Si cela met dans tes yeux plus de flamme,  
Je te rendrai cent fois tout ce que l'on t'a pris...

*Il l'admire. Elle regarde avec complaisance les pierres précieuses qui ruissellent sur sa poitrine.*

Par Éros ! ce n'est plus Athéné ! c'est Kypris !  
... Mais tu souris encor ?... qu'est-ce qu'elle médite ?  
La nymphe qui sourit songe à prendre la fuite !...  
Attends ! Aucun mortel ne peut fuir son destin !

52

*Appelant.*

Accourez, mes Gaulois !

*Les soldats accourent.*

## **SCÈNE XII.**

### **Ortiagon, Erippe, les soldats.**

*ORTIAGON, à ses soldats.*

Donnez-lui mon butin,

Tout mon butin !

*Les soldats exécutent ses ordres en riant.*

Couvrez ses bras et ses épaules  
Des trésors qu'à l'Asie a pris le brenn des Gaules !  
Couvrez-la de bijoux précieux. — Bien !... Encor !...

Chargez ses flancs de vos ceinturons gonflés d'or,  
Sans crainte d'alourdir les grâces de sa taille !...  
Rien n'est trop beau pour elle !... Et maintenant qu'elle aille  
Et proclame, parée et libre comme elle est,  
La générosité des vainqueurs de Milet !

*ERIPPE essaye de fuir, chancelle  
et tombe sur un genou.*

Dieux !

*Les soldats éclatent de rire.*

*ORTIAGON, riant à gorge déployée.*

Ah ! Ah !... tu n'es pas la première, ô chétive,  
Que l'amour des bijoux retienne ainsi captive.  
Il a fait trébucher comme toi Tarpéïa  
Qui vainement pleura, gémit, pria, cria,  
Et qui — trop tard — maudit sa richesse importune !...

53

*À ses soldats.*

La femme que voici, Gaulois, — c'est ma fortune !  
Emportez-la !

*Il ramasse son glaive et le remet au fourreau.*

*ERIPPE, affolée, criant et se débattant aux mains  
des soldats qui la hissent sur un bouclier.*

Xanthos ! à moi !

*Xanthos entre, armé, accompagné de plusieurs citoyens  
armés comme lui. Le prêtre sort du temple, suivi peu à peu  
par la foule des suppliants.*

### SCÈNE XIII.

**Ortiagon et ses soldats. Erippe, Xanthos et ses amis en armes. Le prêtre, puis la foule des suppliants sortis du temple.**

XANTHOS, *brandissant son épée.*

Sus aux pillards !

LE PRÊTRE, *l'arrêtant et se jetant  
au-devant de ses partisans.*

Silence ! — Veux-tu faire égorger ces vieillards,  
Ces femmes ? ces enfants ? des suppliants en larmes !  
... Laissez-vous désarmer, amis... jetez vos armes...  
C'est l'ordre d'Apollon ! — Si vous lui résistez,  
La ville croulera sous les calamités.  
Toi, brenn, pardonne-lui... c'est son époux... Fais grâce !  
La générosité c'est l'honneur de ta race !

ORTIAGON.

Milésiens ! votre prêtre a bien parlé, j'attends.

*Un moment d'hésitation, puis les partisans de Xanthos, l'un  
après l'autre, viennent jeter leurs glaives devant le brenn.*

XANTHOS, *jetant à son tour son épée  
aux pieds d'Ortiagon.*

Jetons nos glaives, soit !...

*Relevant la tête.*

mais le maître du temps  
Peut changer la fortune un jour, Gaulois prospères !  
On ira disperser les foyers de vos pères,

Et votre orgueil sera tôt ou tard châtié.  
Sans pitié, — si lui-même il n'a pas eu pitié !  
Un jour vous supplierez en vain les fils de Rome  
D'avoir, pour les Gaulois terrassés, des cœurs d'homme !

ORTIAGON.

Et pourquoi pas les fils de Milet, vil marchand ?  
J'ai vu souvent vos nefes à l'éperon tranchant  
Battre la mer ligure avec leurs mille rames,  
Mais elles apportaient des trésors pour les femmes,  
Précieux par le poids, le travail ou l'éclat,  
De l'or ou de la soie — et jamais un soldat !  
Quand vous vous emparez d'un rivage, vous autres,  
C'est par de vils moyens qui resteront les vôtres,  
Trafic, souple langage et mensonges subtils...  
Poursuivez donc le lucre et fuyez les périls,  
À chacun sa façon de conquérir la terre :  
Vous faites du commerce et nous faisons la guerre !

*Le prêtre va se placer près d'Erippe à qui, d'un geste, il im-  
pose le silence plusieurs fois.*

XANTHOS.

Ô Gaulois généreux, j'accepte ta leçon.  
Eh bien, dis-moi, veux-tu traiter d'une rançon ?  
Tu le voudras, guerrier puissant, brenn magnifique !  
Ton langage sincère est dur... mais sans réplique !  
Je ne suis qu'un marchand... mais homme, père, époux.  
Le foyer nous est cher, à nous, tout comme à vous :  
Songe au tien qui t'attend sur la terre natale.

*Il appelle.*

Esclaves !

*Entrent deux vierges, esclaves, jeunes et belles ; elles sont suivies de serviteurs traînant un lourd ballot sur un petit chariot.*

**SCÈNE XIV.**  
**Les mêmes. Les deux vierges-esclaves  
et les serviteurs de Xanthos.**

XANTHOS, *aux esclaves.*

Approchez toutes deux !

*À l'ordre de Xanthos elles développent de riches tapis devant le brenn.*

Qu'on étale  
Sous les pieds du vainqueur ces tapis merveilleux.

*À Ortiagon.*

Vois, celui-ci mérite un regard de tes yeux.  
Mets ton pied sur la laine et sens comme elle est douce.  
On dirait des fraisiers en fleur parmi la mousse.  
Ah ! j'étais riche hier et ce matin encor !...  
Je n'ai plus que ceci... pas une pièce d'or !  
Prends ces tapis, ce sont des œuvres sans pareilles  
Et des rois seuls pourraient acquérir ces merveilles...  
Prends tout ce qui, dans ma détresse, m'est resté,  
Et laisse Erippe, mon épouse, en liberté !

*Le brenn fait un geste d'impatience et hausse les épaules.*

Mais je n'y songeais plus... ces esclaves sont belles,  
Égales en beauté comme des sœurs jumelles.

Elles connaissent l'art de la danse et du chant...  
Ces trésors de jeunesse, accepte-les !...

ORTIAGON.

Marchand,  
Ne m'importune plus avec tes autres femmes !  
Si tu revois jamais celle que tu réclames,  
Ce sera quand tes nef s'auront porté chez moi  
Xanthos de nouveau riche... et la rançon d'un roi !

XANTHOS.

L'ombre qui me cachait l'avenir se dissipe...  
Pour la rançon d'un roi tu me rendrais Erippe ?

ORTIAGON.

Et pourquoi non ? Brennus de ses puissantes mains,  
Enlevait aussi, lui, des femmes aux Romains.  
Le délai fut d'un an pour la rançon fixée !

XANTHOS.

Ce malheur impossible affole ma pensée,  
Gaulois ! Je ne peux pas laisser partir ainsi  
Erippe mon amour, ma joie et mon souci !...  
N'as-tu pas dans ta Gaule un enfant en bas âge ?

*Mouvement d'Ortiagon.*

En ta mémoire, alors, j'évoque son visage.  
S'il parle dans ton cœur, je sais qu'il me défend !  
Il te dit de laisser ma femme à son enfant...  
Mon enfant va mourir sur un sein mercenaire ?

ORTIAGON, *faisant un pas pour le départ.*

Au sein de la nourrice il oubliera la mère !

*Erippe relève la tête et veut parler. Le prêtre lui impose silence. Elle retombe, prostrée.*

XANTHOS.

L'épouvante a déjà, dans la triste Milet,  
Aux seins de la nourrice empoisonné le lait...  
Mon fils ne trouve plus que la mort sous sa lèvre !  
Il appelle ! il se meurt !...

*ORTIAGON, brutalement et se faisant avec peine  
un passage à travers la foule.*

Qu'on lui donne une chèvre !

Au large !...

*Les soldats s'ébranlent pour le départ.*

XANTHOS.

Erippe ! Erippe ! ô jour maudit sept fois !  
Erippe ! Erippe !

*ERIPPE, qu'on emporte sur le pavois.*

Hélas ! implore le Gaulois !

XANTHOS, à Ortiagon.

Où l'emmènes-tu donc ? réponds, je t'en supplie.

*Les soldats s'arrêtent.*

ORTIAGON.

Rassure-toi. Ce n'est qu'auprès de Massalie !  
Et l'on parle sa langue au pays des Saliens  
Car on ne voit que trop de tes concitoyens

Dans la jeune cité, commerçante économe,  
Qui paya la moitié de la rançon de Rome !

XANTHOS, *plaintivement.*

Et, si je veux, comment t'y retrouver, Gaulois ?

ORTIAGON.

Qui cherche un roi le trouve ! et les brenns sont des rois.  
Tu trouveras sans peine une plaine déserte  
Et vaste, aride et vide et de cailloux couverte.  
C'est près de là que vit ma fière nation.  
C'est là que les géants Ligur et Bergion,  
Fils de la terre immense et de la mer profonde,  
Surgirent, agitant la massue et la fronde,  
Contre Héraklès, venu pour nous donner des lois !  
Le premier il osait attaquer les Gaulois,  
Mais contre les géants de la Gaule indomptée,  
Qui prenaient dans le sol leur force, tel Antée,  
Votre Héraklès ne put, vainement orgueilleux,  
Que fuir, en appelant à son secours vos dieux !  
Vos dieux firent pleuvoir sur les vastes épaules,  
Sur les reins, sur le front des dieux géants des Gaules,  
Par milliers, des cailloux, en grêle, par torrents...  
Et les géants sont morts — mais les Gaulois sont grands !  
Les cailloux aujourd'hui, grêle morte, innombrable,  
Recouvrent un désert qui nous est favorable,  
Puisqu'Asus, y chargeant les frondes de nos fils,  
Vous rend pierre pour pierre et défis pour défis !

XANTHOS.

Pitié !

ORTIAGON.

N'entends-tu pas que ma colère gronde ?  
Asus est complaisant devant Kypris la blonde,  
Mais quand j'ai dit : « assez », insister n'est pas bon !  
Place ! Laissez passer le brenn Ortiagon !

*Les soldats du brenn se remettent en marche. La foule houleuse leur dispute la sortie et les reporte sur le devant du théâtre.*

XANTHOS.

Ortiagon ! pitié !

ERIPPE, *criant*.

Xanthos !

ORTIAGON, *repoussant les vieillards et les femmes qui s'accrochent à ses vêtements*.

Race importune !

*À Xanthos qui se dresse devant lui, les mains levées en signe de supplication.*

Allons ! laissez passer le brenn et sa fortune !...  
Au large !

LES SOLDATS.

Au large !

XANTHOS, *exaspéré*.

Assez de supplications !  
Ressaissons le glaive !

*Il ramasse son épée. Ses amis l'entourent pour l'empêcher de suivre Ortiagon.*

ORTIAGON.

À nos vaisseaux !

LE PRÊTRE, *essayant de contenir la foule*.

Prions,  
Fils de Milet ! — Surtout, contenez vos colères !

ORTIAGON.

À nos vaisseaux, Gaulois !

XANTHOS.

Attaquons leurs galères !  
Avec mon fils, ce sont vos fils que je défends...

*On le désarme.*

LES SUPPLIANTS, *entourant Ortiagon. Voix diverses*.

Par vos mères et par vos sœurs ! Par vos enfants !  
Pitié, Gaulois ! — Pitié pour des vieillards sans armes ! —  
Pitié pour les enfants ! — Pour les mères en larmes ! —  
Par nos dieux fraternels, grâce, pitié, Gaulois !

ORTIAGON, *tirant l'épée*.

Non ! malheur aux vaincus !

*Il se fraie un passage dans la foule avec son épée.*

XANTHOS, *toujours retenu par ses amis et criant*.

Reconnais-tu ma voix,  
Erippe ?

ERIPPE, *disparaissant à travers les arbres*.

Venge-moi !

*Les Gaulois, Erippe et Ortiagon sortent.*

**SCÈNE XV.**

**La foule, le prêtre, Xanthos, un jeune enfant.**

LE PRÊTRE.

Rentrez tous dans le temple ;  
Entre, toi, le premier, Xanthos ; sois leur exemple !

XANTHOS, *exaspéré.*

Non, malheur à ton dieu s'il permet ces affronts !  
Il faut le lapider !

LA FOULE.

Nous le lapiderons !

*Tous ramassent des pierres pour les jeter contre le temple.*

LE PRÊTRE, *les arrêtant du geste.*

Les autels d'Apollon sont vos derniers asiles...  
Arrêtez !

*On lapide le temple.*

XANTHOS, *ramassant des cailloux.*

Non ! malheur sur nos dieux inutiles !

UN JEUNE ENFANT, *à un citoyen.*

Père, donne un caillou !

LA FOULE, *lançant des pierres contre le temple.*

Phoïbos nous a trahis !

XANTHOS, *après avoir lancé sa pierre,*  
*s'affaissant au milieu de la foule.*

Malheur sur moi ! Sept fois malheur sur mon pays !

*Les pierres pleuvent sur le parvis du temple.*

RIDEAU.

**ACTE II.****LA FONTAINE DES ABEILLES.**

*À La lisière d'une forêt de pins et de chênes, un emplacement devant l'habitation du Gaulois, qu'on aperçoit au fond, à travers les broussailles.*

*À gauche, au second plan, sous de grands arbres, une fontaine au pied d'une roche. La roche disparaît presque entièrement sous un rideau de lierre et de lianes, qui retombe de haut des arbres environnants.*

*Au premier plan, à droite et à gauche, des peaux de bêtes entassées forment des sièges et des lits de repos.*

**SCÈNE PREMIÈRE.****Erippe. Eumène.**

*Eumène, chef massaliote, déguisé en esclave grec, sort avec méfiance des touffes du lierre épais qu'il écarte comme un rideau, ce qui permet de voir un instant la roche énorme sur laquelle le feuillage se referme brusquement.*

ERIPPE.

Est-ce bien toi, vêtu comme sont nos esclaves,  
Eumène ? et sais-tu bien les périls que tu braves ?

EUMÈNE, *d'une voix prudente.*

Massalie a besoin de ton secours. Je viens  
Le chercher... Livre-nous les projets des Saliens !

ERIPPE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Ton maintien te trahit. Tu n'as point l'air servile.  
Qu'on reconnaisse en toi l'un des chefs de la Ville  
Et tu perds la douceur de voir le clair soleil.

EUMÈNE.

Mon aspect me trahit ? Mais le tien est pareil  
Et plus d'un chef connu l'exil et l'esclavage...

*D'un ton de confiance, en se rapprochant d'Erippe.*

Esclave supposé, j'ai touché ce rivage  
Avec de vrais marchands, deux vieux Égyptiens  
À ma solde. Ils diront que je leur appartiens.  
Même ils proposeront de me vendre à ton maître.

ERIPPE.

Il t'a vu l'autre jour : il peut te reconnaître.

EUMÈNE.

Massalie est si près ! — S'il le faut, j'aurai fui  
Bien avant que l'éclair de son glaive ait relui.

*ERIPPE, de plus en plus troublée,  
regardant de tous les côtés et s'éloignant de lui.*

Si dans ce moment même il revenait... je tremble !

EUMÈNE.

C'est moi qui répondrais, s'il nous trouvait ensemble :  
« Mon maître a des trésors qu'il veut vous faire voir...  
« C'est un marchand d'Égypte... »

ERIPPE, *entraînée.*

Il faut le recevoir !

Viendra-t-il ?

EUMÈNE.

Oui, vraiment.

ERIPPE.

Tant mieux, mais parle vite.

EUMÈNE.

Et pourquoi donc, puisque ma ruse nous abrite ?...

*Il la regarde avec une admiration passionnée et se rapproche  
d'elle avec amour.*

Ô divine !... du jour, qui n'est pas très lointain,  
Où je te vis passer, esclave au front hautain,  
Dans Massalie...

ERIPPE, *souriante.*

Au seuil du temple de Mercure...

EUMÈNE.

Un trait d'Éros m'a fait au cœur une piqûre  
Perfide, — j'ai senti mes veines s'embraser, —  
Et ma bouche fiévreuse aspire à ton baiser...  
J'ai toujours soif du miel que j'ai bu sur tes lèvres...

ERIPPE, *détournant les yeux.*

Mes lèvres et mon sein brûlent des mêmes fièvres.

EUMÈNE.

Sur la rive barbare où me tient le destin,  
Je retrouve en tes yeux tout mon pays lointain.

ERIPPE.

Hélas ! tes visions d'exilé sont les miennes !

EUMÈNE.

J'admire en toi toutes les grâces milésiennes.

ERIPPE, *dans ses bras.*

Ton bras jeune est si fort et ton geste est si doux !  
Même à Milet, pour toi, j'aurais fui mon époux.  
Juge si tu me plais entre tous les barbares !

EUMÈNE, *avec une brusque résolution.*

Il faut saisir les biens dont les dieux sont avares.  
Viens ! fuyons !...

ERIPPE.

Un daïmôn \* trouble-t-il ta raison ?

Fuir ? où ?

EUMÈNE.

Dans Massalie, en ma riche maison.  
Milésien, roi marchand, chef des Massalotes,  
Je possède une armée et de puissantes flottes.  
Les palais sont de chêne en ma jeune cité :  
Le mien est fait de marbre ; il est riche et vanté.  
Là, je te nommerai mon épouse chérie.

ERIPPE.

Plus tard.

EUMÈNE.

Pourquoi plus tard ?

---

\* « Daïmôn » : terme grec désignant un esprit faisant la navette entre les Dieux et les hommes pour leur apporter des messages.

ERIPPE, *d'un ton de reproche, avec une fausse exaltation.*

Ô lâche ! Et la patrie ?

EUMÈNE.

Hélas !

ERIPPE.

Éros, en toi déchu, t'inspire-t-il  
Le désir de la honte, à l'heure du péril ?  
Et quand tu me parlais du salut de ta ville,  
N'était-ce qu'une amorce et qu'une feinte vile ?  
Si je quitte pour toi le camp du chef salien,  
Qui t'instruira de ses projets ? Par quel moyen,  
Quand on décidera l'attaque et la surprise,  
En connaîtras-tu l'heure à moins que je la dise ?

EUMÈNE.

C'est vrai, je dois aider Massalie avant tout.  
C'est l'instant de s'armer et de veiller debout.  
Massalie ou Milet, Massalie ou Phocée,  
Sous des noms différents, c'est la même pensée.  
Car Massalie, au seuil du grand pays gaulois,  
C'est la porte qui l'ouvre et le livre à nos lois.

ERIPPE.

Gardons bien Massalie !

EUMÈNE.

Elle vengera Rome...

ERIPPE.

Et Milet ! — Sois donc presque un dieu, sois plus qu'un homme ;

Et puisqu'il faut veiller debout, n'implore pas  
Un sommeil qui serait ta honte entre mes bras !

EUMÈNE.

Massalie est sauvée, ô femme, si tu veilles !

ERIPPE, *désignant le lierre touffu.*

Un signal... Et j'accours, là, sous ce nid d'abeilles.  
J'ai l'oreille attentive et j'ai l'esprit subtil.  
Va, mon beau Milésien, douceur de mon exil,  
Éros t'avait vaincu : c'est lui qui te relève !  
Et puisque, sous ma main, la main qui tient un glaive,  
S'ouvre, quand il me plaît, comme une main d'enfant,  
Emploie à te servir ce pouvoir triomphant,  
Sers-toi du dieu caché sous ma fausse faiblesse !...  
Sache bien que je tue, aussitôt qu'on me blesse,  
Et que ce fier Gaulois, dont j'ai maudit le seuil,  
Mourra, — parce qu'il a méprisé mon orgueil !  
Sache que mon amour se nourrit de ma haine !  
J'ai fait mien ce Gaulois. Je suis l'esclave-reine.  
Il croit se méfier : je le tiens confiant,  
Mais Hadès est caché sous mon front souriant  
Et Gorgô hurle en moi quand je ris sur sa bouche.

EUMÈNE, *jalousement.*

Tu te plais — j'en ai peur — aux fureurs de sa couche.

ERIPPE.

C'est là que je triomphe.

EUMÈNE.

Heureuse par l'amour ?

ERIPPE.

Mais oui ! puisque la haine en moi guette son tour !  
Ô Milésien ! les dieux savent seuls mon mystère !  
Ce fier Galathe aux bras puissants — pourquoi le taire ? —  
Dès le jour qu'il m'a prise à Milet — m'avait plu :  
Ce qu'il voulait alors, moi-même l'ai voulu.  
Il est si fort ! il semble un Héraklès, cet homme !  
Lorsqu'il attaque un buffle et de l'épieu l'assomme,  
Mon admiration, que je lui laisse voir,  
Sert ma haine puisqu'elle assure mon pouvoir.

EUMÈNE, *d'une voix sourde et irritée.*

Étouffe un tel secret entre tes lèvres closes !

ERIPPE.

Et pourquoi penses-tu que je dis ces choses,  
Si ce n'est pour qu'Éros s'indigne dans ton cœur  
Et que tout ton amour haïsse mon vainqueur ?

EUMÈNE.

Hélas !

ERIPPE.

Pour qu'il succombe à nos haines unies,  
Je l'aime d'un amour qui plaît aux Érynnies !

EUMÈNE.

Ton cœur est effrayant... Je reste épouvanté  
De te voir si perfide en ta sincérité.

ERIPPE.

Ah ! c'est que tu n'es pas une esclave et point femme !...  
C'est un antre sacré que le fond de mon âme...

Là, ma haine accroupie elle-même se mord  
Comme Cerbère au seuil d'enfer flairant un mort !

EUMÈNE.

N'évoque pas, beauté blanche, des noirceurs vaines...  
Les Grecs de Massalie ont des haines humaines,  
Suis-moi dans Massalie, où, forts de notre amour,  
Nous combattons la Gaule à la clarté du jour.

ERIPPE.

Cœur faible ! cœur tremblant et pâle ! Une Érynnie,  
Te dis-je, a, dans mon cœur, mis un sombre génie.  
Il faut à mes projets un courage prudent...  
Sache attendre... il le faut... Je t'aime cependant.  
Mais je veux avant tout, sur mon vainqueur barbare,  
Me venger des transports où ma fierté s'é gare ;  
Je veux que mon époux, pour toi seul oublié,  
Par la mort du Gaulois soit vengé sans pitié ;  
Que mon enfant, s'il faut que pour toi je l'oublie,  
Soit, avec tout Milet, vengé par Massalie ;  
Et j'entends ne quitter d'ailleurs le chef salien  
Qu'en emportant d'ici tout ce qui fut mon bien.  
S'il m'a pris ma patrie, oh ! je perdrai la sienne !  
Il a vaincu Milet — mais non la Milésienne !

EUMÈNE.

Crains de trop demander à la faveur des dieux !

ERIPPE.

Et toi, crains de déplaire à mon cœur orgueilleux !  
Je n'entrerai dans Massalie, où tu commandes,  
Que si j'y suis au moins l'égale des plus grandes

Riche de mes trésors repris au ravisseur,  
Alors pour moi la vie aura quelque douceur,  
Pas avant. Fuir esclave est encore une honte :  
Je suis celle que rien ni personne ne dompte.  
Je veux, je dois te suivre en femme de vainqueur,  
Un laurier dans ma main, tout mon orgueil au cœur,  
Et que partout ce cri nous accueille et te flatte :  
« Voici celle qui nous a sauvés du Galathe ! »  
Et si ma volonté t'étonne ou te déplaît,  
Adieu. Sans ton secours je vengerai Milet.

EUMÈNE.

Mon hésitation, déesse, était impie...  
Commande !

ERIPPE, *avec un mouvement d'effroi.*

... Sous ce lierre, un regard nous épie !...

Silence !...

## SCÈNE II.

### Erippe, Eumène, l'enfant gaulois

*Erippe, montrant le petit enfant  
qui cherche à surprendre un insecte posé sur le lierre.*

C'est le fils du brenn.

EUMÈNE.

Comme il est fort !

ERIPPE, *bas.*

Sa mère est morte. Il dit que j'ai causé sa mort.  
Il me déteste.

EUMÈNE.

Et toi ?

ERIPPE.

Je l'aime... comme il m'aime !

*Elle regarde l'enfant qui s'éloigne vers la droite, comme s'il poursuivait l'insecte envolé.*

Il s'éloigne... Il est temps de t'éloigner toi-même.

EUMÈNE, *suisant du regard l'enfant gaulois.*

Il nous observe encor.

ERIPPE, *de même.*

Partout, de près, de loin,  
Toujours, il me surveille, invisible témoin,  
Rien ne met en défaut sa malice ingénue.  
Souvent il m'a semblé qu'il voit mon âme nue,  
Qu'il est, si jeune encore, inspiré de ses dieux  
Et qu'un destin mortel me guette par ses yeux.

EUMÈNE.

Le Hadès même est dans ces yeux-là... oui, prends garde !

ERIPPE, *songeuse.*

Par les yeux de l'enfant la mère me regarde...  
C'est pourquoi j'ai rêvé que mes propres destins  
Exigent que les yeux de l'enfant soient éteints...  
Je voudrais commander au vent froid des ténèbres  
Pour qu'il les souffle ainsi que des lampes funèbres.

*Avec épouvante.*

Si cet enfant allait livrer notre secret...  
Songe que Massalie avec nous périrait !

*Un silence.*

Les dieux veulent parfois de plus tendres victimes.

*Sur un mouvement d'Eumène, elle ajoute vivement :*

Ce n'est qu'un vœu.

EUMÈNE, *gravement.*

Les vœux sont des ombres de crimes !

*Elle paraît surveiller le moment où l'attention de l'enfant se détournera d'eux ; puis, ce moment venu, elle dit à Eumène, en ne regardant que l'enfant.*

Disparais !

*Eumène disparaît sous le grand lierre, en adressant à Eriippe un signe d'intelligence.*

### SCÈNE III.

#### Eriippe, l'enfant gaulois.

L'ENFANT, *allant droit à Eriippe dès qu'Eumène est sorti.*

Est-ce un Grec, l'homme qui te parlait ?

ERIPPE.

Non.

L'ENFANT, *avec fermeté.*

Si ; c'était un Grec... Est-ce un Grec de Milet ?

ERIPPE, *hésitante.*

Non... ce n'est pas un Grec.

L'ENFANT, *s'approchant et la regardant dans les yeux.*

Non ? en es-tu bien sûre ?

ERIPPE, *lui prenant la main, examine son bras nu.*

Qu'as-tu là ?

L'ENFANT, *fièrement.*

Je me suis battu : c'est ma blessure.

*Entre Ortiagon.*

#### SCÈNE IV.

#### Erippe, l'enfant gaulois, Ortiagon.

L'ENFANT, *courant à son père.*

Père, bandez mon arc !

ORTIAGON.

Contre quel ennemi ?

Est-ce contre un auroch ou contre une fourmi ?

L'ENFANT.

Non. Des serpents ailés voltigent dans ce lierre,  
Autour de la fontaine. Un d'eux m'a mordu, père.  
Mais je n'ai pas pleuré. Donnez-moi votre épieu :  
Le mien est trop petit.

ERIPPE, *assise sur un des sièges de pierre.*

Quel homme ! un petit dieu !

ORTIAGON, *à son fils, qui s'escrime à coups d'épieu  
contre les abeilles et les touffes du lierre.*

Et tu te bats ainsi, tout seul contre dix mille ?

L'ENFANT, *frappant le lierre à grands coups d'épieu.*

Oui ! tout seul ! À moi seul je détruirai leur ville !

*Il lâche l'épieu et revient brusquement à son père.*

Père ! elles m'ont encor piqué !

ORTIAGON, *riant.*

Ne pleure pas !

L'ENFANT.

Cela fait mal — beaucoup.

ORTIAGON.

Alors, pleure tout bas...

Mais prends un bouclier, pour combattre les ruches !

L'ENFANT, *brusquement consolé.*

Je sais un loup. Je vais lui tendre des embûches.

ORTIAGON, *le soulevant à bout de bras.*

Mon beau petit guerrier ! Demain tu porteras  
Le glaive sur le flanc, le bouclier au bras...

*Baissant la voix :*

... Tu viendras avec nous assiéger Massalie !

L'ENFANT, *joyeux.*

Oui, père ! Est-ce demain ?

ORTIAGON, *avec un regard furtif vers Erippe.*

Je n'ai rien dit... oublie.

*Il pose l'enfant à terre.*

L'ENFANT.

Oui, père !

*Erippe s'avance vers l'enfant  
qui recule et se sauve d'elle.*

Je vais voir la tanière du loup.

*Erippe, l'arrêtant au passage.*

Cher petit !

*À Ortiagon :*

Cet enfant ne m'aime pas beaucoup.

*À l'enfant :*

Tu me déteste ?

L'ENFANT, *farouche.*

Oui, je te déteste, esclave.

ERIPPE, *à Ortiagon.*

Demande-lui pourquoi.

L'ENFANT.

D'abord, tu n'es pas brave.

Tu tremblais, l'autre soir, quand le loup a hurlé.

Et puis... tu mens !

*Mouvement d'Erippe, qui se trouble.*

C'était un Grec qui t'a parlé  
Tantôt : tu m'as dit *non*, mais mes yeux, mon oreille  
M'ont dit *oui* !

ORTIAGON, *fronçant le sourcil.*

Qu'est ceci ?

L'ENFANT, *d'un air entendu, à Erippe.*

Va, va, je te surveille !

*Gravement :*

Quand ma mère vivait, sa haine était sur toi.  
Elle se méfiait de tous les Grecs.

ERIPPE.

Pourquoi ?

*Souriante, à Ortiagon :*

Il a l'esprit ouvert déjà, l'ourson sauvage !

L'ENFANT, *d'un air viril, à Erippe.*

Ma mère, qui savait et parlait ton langage,  
M'a bien dit qu'il est fait pour plaire en trahissant.

ORTIAGON, *riant.*

Allons, la paix !

*Erippe se baisse et embrasse l'enfant avec brusquerie.*

L'ENFANT, *irrité.*

Oh ! tu fais mal, en embrassant !

*Il se sauve. Elle le regarde s'éloigner.*

ERIPPE.

Qu'il est beau ! qu'il est fort ! quels bras ! quelles épaules !

**SCÈNE V.**  
**Erippe, Ortiagon.**

ORTIAGON.

Admire en lui la force et l'avenir des Gaules.

ERIPPE.

J'admire et j'aime en lui, moi, mère au cœur blessé,  
Le triste souvenir de mon bonheur passé...  
Mais pourquoi me hait-il ?

ORTIAGON, *avec une sourde rancune.*

C'est qu'il aimait sa mère.

Elle a mal supporté les droits d'une étrangère,  
Et cet enfant, témoin de votre désaccord,  
Sent bien que ton triomphe a seul causé sa mort.

ERIPPE.

Pourquoi donc souffrir, toi, ma présence funeste ?

ORTIAGON.

Les cœurs sont désarmés contre l'archer céleste.

ERIPPE.

Cependant... si tu crois qu'Erippe peut trahir ?...

ORTIAGON.

Tout n'a qu'un temps. Je sais aimer. Je puis haïr.  
Écoute bien. Ta chair insinuante et douce

Dans le même moment m'attire et me repousse.  
Que de fois j'ai senti sous tes baisers ardents  
La menace féroce et dure de tes dents !  
Aussi lorsque ton sein sur mon cœur se soulève,  
La main qui te caresse est toujours près du glaive.  
Le péril dans l'amour plaît au brenn renommé !

ERIPPE, *passionnément, s'enlaçant à lui.*

Et moi je te préfère ainsi, — toujours armé !

ORTIAGON, *trionphant.*

Si je serrais mes bras, ma lionne rusée,  
Tu serais à la fois étouffée et baisée !

ERIPPE.

Mon beau guerrier !

ORTIAGON.

L'éloge est un venin subtil !

ERIPPE, *fièrement.*

J'aime aussi comme toi l'amour dans le péril.

*Très humble tout à coup.*

Mais quand ton bras puissant m'entoure, moi chétive,  
Que peux-tu redouter de ta pauvre captive ?

ORTIAGON.

Voyez-vous la lionne !

ERIPPE, *les yeux baissés.*

Hélas ! non ; — mouche à miel

Tout au plus.

ORTIAGON.

L'aiguillon de l'abeille est mortel,  
Parfois, quand il s'empreint du suc de la balise !

ERIPPE, *d'un ton équivoque.*

Tu crois ?

ORTIAGON, *se dégageant et la repoussant.*

Mais c'est assez ; adieu.

*Il s'éloigne.*

ERIPPE, *le regardant avec une expression de joie féroce.*

La bête est prise !

ORTIAGON, *se retournant tout à coup, avec tranquillité.*

Et dis-moi quel était ce Grec qui t'a parlé ?

*Elle se déconcerte un peu.  
Avec impatience.*

Réponds ! — Et maintenant, pourquoi cet air troublé.

ERIPPE, *exagérant son embarras.*

Hélas !... je n'ai point d'or...

*Un silence.*

et j'ai des convoitises.

*Il la regarde fixement.  
Elle relève les yeux d'un air timide.*

Un trafiquant, qui veut montrer ses marchandises,  
Nous faisait annoncer par son esclave...

ORTIAGON.

Quoi ?

ERIPPE, *très humble.*

Qu'il va venir... ici... bientôt...

*Elle cache ses yeux dans ses bras repliés, d'un air mutin.*

J'ai peur de toi !

ORTIAGON, *rasséréné et souriant.*

Et de quelle parure as-tu la fantaisie ?  
N'as-tu pas mes bijoux, mes étoffes d'Asie ?

ERIPPE.

Parmi tous leurs trésors... s'ils avaient un miroir ?...

ORTIAGON.

Et qu'as-tu répondu ?

ERIPPE.

Que j'aimerais tout voir...

*Vivement.*

Sans rien acheter !...

ORTIAGON.

Rien ?... un miroir ce n'est guère !  
Enrichi pour longtemps par mon butin de guerre,  
Je puis aveuglément t'offrir ce qui te plaît,  
Et je te ferai reine, — esclave de Milet !

*Il la caresse... Les marchands arrivent au bruit d'un tambourin*

que frappe du poing la vieille Égyptienne qui marche devant eux.

**SCÈNE VI.**

**Erippe, Ortiagon, Eumène. Les deux marchands égyptiens, mari et femme. Leurs esclaves porteurs. Parmi eux, une esclave danseuse.**

*Ortiagon les regarde curieusement. Eumène et Erippe se détournent l'un de l'autre. Les porteurs déposent leurs ballots et se mettent en devoir de les ouvrir.*

ORTIAGON.

Qu'apportez-vous, marchands ?

L'ÉGYPTIEN.

Des ornements de reine  
Fabriqués par-delà la mer bleue et lointaine.

ORTIAGON.

Et quel est ton pays ?

L'ÉGYPTIEN.

Tout pays est le mien,  
Ô Gaulois, mais mon père était égyptien.

ORTIAGON, *montrant l'Égyptienne.*

Et quelle est celle-ci ?

L'ÉGYPTIEN.

Ma femme.

ORTIAGON, *désignant Eumène.*

Et ce jeune homme ?

L'ÉGYPTIEN.

Celui-là, tu l'aurais pour une faible somme :  
C'est un esclave grec.

ORTIAGON, *dédaigneux.*

Un Grec ? — je n'en veux pas.

*Pendant ce dialogue, les marchandises ont été étalées sur des tapis. Le vieux marchand égyptien se met à les manier en les nommant à mesure. Erippe admire, les yeux allumés, et les examine tour à tour.*

L'ÉGYPTIEN.

Voici des anneaux d'or pour les doigts ; — pour les bras ; —  
Pour les jambes. — Voici, merveilles sans pareilles,  
Deux petits boucliers à se pendre aux oreilles :  
Sur le centre du disque une pierre d'orphir,  
Où l'on croit voir la mer écumer et bleuir. —  
Un ceinturon formé de vingt plaques bombées  
Où s'étalent, ouvrant l'aile, vingt scarabées. —  
Un pectoral à rang quadruple, en or poli,  
Portant quatre cents grains de lapis-lazuli. —  
Un lotus d'argent pur... c'est une coupe à boire. —  
Un beau miroir de bronze avec un pied d'ivoire.

ERIPPE, *prenant le miroir.*

Qu'il est beau !

L'ÉGYPTIEN, *à Eumène.*

Fais-leur voir la harpe.

*Eumène s'éloigne et dégage une harpe de son enveloppe. Le marchand continue à montrer les richesses de son étalage.*

Un escabeau  
De cèdre, incrusté d'or.

ERIPPE, *le miroir à la main.*

Que ce miroir est beau !

L'ÉGYPTIEN.

Des cassolettes d'or. — Des tapis. — Des tuniques  
À grands carreaux de pourpre ou d'azur, magnifiques. —  
Des poissons, des lézards d'airain.

*Eumène apporte la harpe qu'il dépose sur le bord du tapis.*

La harpe ; bien.  
... Achetez quelque chose au pauvre Égyptien !

ORTIAGON, *riant.*

Un pauvre Égyptien plus riche qu'un satrape !

L'ÉGYPTIEN, *à Ortiagon, lui tendant  
les petits objets qu'il désigne.*

Tiens, prends-moi cet Éros de bronze ou ce Priape.

ORTIAGON, *rêveur.*

Un pauvre Égyptien ! avec pareil trésor !

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE, *tendant le miroir à Ortiagon.*

Ce miroir, tu l'aurais pour douze pièces d'or.

ORTIAGON, *prenant le miroir et le rendant à Erippe.*

La harpe ?

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

Trente.

ORTIAGON.

Soit.

*Regardant Eumène et s'éloignant.*

Que l'esclave me suive,

Avec la harpe...

L'ÉGYPTIEN, *à Eumène.*

Va.

*Ortiagon se dirige vers son habitation, suivi d'Eumène portant la harpe.*

### SCÈNE VII.

#### Les mêmes, moins Ortiagon et Eumène.

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE, *bas à Erippe.*

Vite. — Sois attentive.

ERIPPE, *de même, sans la regarder.*

J'écoute...

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

Tout esclave aime la liberté ?

ERIPPE, *tressaillant.*

C'est le bien le plus cher ou le plus convoité.

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

Ça s'achète !... En veux-tu ?

*Elle prend en main un étroit coffret.*

ERIPPE.

Je n'ai pas d'autre envie.

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE, *levant un doigt.*

Ce secret ne sera qu'à nous deux ?

ERIPPE.

Sur ma vie !...

Mais quelle est ta raison de m'offrir un marché  
Dangereux pour toi-même à moins d'être caché ?

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

L'Égyptienne est vieille et lit dans l'âme humaine.  
Mes clients les plus sûrs sont l'orgueil et la haine.  
L'acheteur est divers ; et je mets sous les yeux  
De chacun ce qui doit lui convenir le mieux...  
Regarde ce coffret d'ivoire long et mince,  
Ma fille ; il vaut pour toi tout l'or d'une province.  
Tu trouveras dedans — regarde, si tu veux —  
Plusieurs épingles d'or à fixer les cheveux.

*Erippe ouvre le coffre et regarde attentivement ce qu'il contient.*

Prends celle dont la tête est une cornaline.

*Erippe tire du coffret la longue épingle dont lui parle l'Égyptienne et l'examine.*

On a dans un poison trempé sa pointe fine...

ERIPPE, *examinant la longue épingle  
avec complaisance.*

Cela peut tuer ?... vite ?...

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

Oui ; mais rien qu'une fois.

C'est un venin d'Égypte, ignoré des Gaulois.

*Erippe laisse retomber l'épingle dans le coffret.*

Mets-la dans tes cheveux.

*Erippe reprend l'épingle et la pique dans ses cheveux. L'Égyptienne la regarde d'un air d'admiration mauvaise.*

Bien ! — Haïe ou aimée,  
Te voilà plus terrible, à présent, qu'une armée !

*Voyant arriver Ortiagon, la vieille femme murmure de manière à être entendue d'Erippe, mais comme si elle chantonait par elle-même :*

« La triple bandelette enveloppe mon bras,  
« Et cependant ma main ouvre l'heure fermée...  
« Ce que dit le Sotem, l'homme ne le dit pas. »

### SCÈNE VIII.

**Les mêmes, Ortiagon, Eumène.**

ORTIAGON.

Quel langage est cela ?

L'ÉGYPTIEN.

Celui que, dans leur crypte,  
Parlent les morts vivants sous les sables d'Égypte...

*Obséquieusement.*

Ma femme, quand on veut, lit les sorts dans main.

ORTIAGON, *mettant de l'or dans la main de l'Égyptien.*

C'est le prix convenu ?

*Le vieux marchand compte son or.*

Oui ? — Reprends ton chemin.

ERIPPE, *avec câlinerie, à Ortiagon,  
en lui montrant le coffret mystérieux.*

Je voudrais échanger, pour ce coffret d'ivoire,  
Le miroir.

ORTIAGON.

Non... Prends tout.

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

Tes jours sont pleins de gloire,  
Ô guerrier généreux... dix pièces d'or encor  
C'est assez...

*Ortiagon les lui donne.*

Mais de plus pour un petit sou d'or,  
La fille que voici...

*Elle désigne une esclave richement vêtue en ballerine asiatique.*

... te dansera sa danse,  
Tandis que mon tambour marquera la cadence.  
C'est un amusement que nous donnons aux rois  
Et que l'on a pas vu souvent chez les Gaulois.

ORTIAGON.

Soit.

*À Erippe.*

Appelle mon fils.

*Erippe va regarder çà et là puis, retournant vers le lierre  
qu'elle soulève, elle dit sur un ton d'appel caressant :*

Viens !

*À Ortiagon :*

Il est là qui joue.

**SCÈNE IX.**  
**Les mêmes, l'enfant gaulois.**

L'ENFANT, *accourant, plaintif.*

Père ! elles m'ont encor piqué !... là, sur la joue...

ORTIAGON.

Voyez ce fils d'un brenn, qu'une piqûre abat !

ERIPPE, *vivement.*

Un taon peut affoler un cheval de combat.

*Elle s'incline vers l'enfant d'un air caressant ; l'enfant se  
met à pleurer.*

Où t'a-t-elle piqué cette maudite abeille ?

ORTIAGON, *gaîment, se détournant de son fils.*

Va ! je n'ai plus de fils !

*Il va examiner les préparatifs de la danseuse qui essaie une  
pose.*

ERIPPE, à l'enfant.

Où ? là ? près de l'oreille ?

*Elle appuie le visage de l'enfant contre son sein et met le doigt sur le point douloureux. Puis aussitôt, les yeux fixement dardés sur Ortiagon, qui lui tourne le dos, elle retire de ses cheveux, d'un mouvement lent, l'épingle empoisonnée et pique l'enfant derrière l'oreille.*

L'ENFANT, criant.

Oui, là !... Ça fait mal !... Ah !

*Il s'enfuit en courant avec une longue plainte. Ortiagon hausse les épaules.*

### SCÈNE X.

#### Les mêmes, moins l'enfant.

ORTIAGON, à la vieille.

Allons, bats ton tambour.

Nous verrons s'assembler les soldats d'alentour  
Et l'enfant revenir aux sons de la musique !

*La vieille obéit. Des bouviers et des soldats arrivent peu à peu de divers côtés et se rangent en cercle autour de la danseuse.*

*La danse commence. — Tout en frappant son tambourin, la vieille, d'une voix chevrotante, en explique le sens et les phases diverses. — Entre chaque explication un silence, durant lequel la danseuse évolue.*

LA VIEILLE ÉGYPTIENNE.

La jeune fille songe. —

— Une abeille la pique :

Elle veut la chasser ; l'abeille la poursuit. —  
Elle quitte, un par un, ses voiles...

— Elle fuit

Et revient... Et toujours l'abeille la menace.  
L'abeille, à son tour, fuit. La jeune fille est lasse.  
Elle se couche à terre et dort sous le grand ciel...  
Et l'abeille sur sa bouche en fleurs boit du miel.

*On entend au dehors sur la droite une grande plainte de l'enfant, suivi d'un appel de femme.*

ORTIAGON.

Quels sont ces cris ?

*Il se lève.*

### SCÈNE XI.

#### Les mêmes, la nourrice.

LA NOURRICE, entrant épouvantée.

Ô maître ! ô dieux ! jour trois fois sombre !

Ton fils ?

ORTIAGON.

Eh bien ?

LA NOURRICE.

J'ai vu déjà des maux sans nombre :  
Je n'ai pas vu malheur à ce malheur pareil !  
Oh ! maudite à jamais la splendeur du soleil,  
Puisqu'elle m'a montré, sous la forêt obscure,

L'enfant que j'ai nourri, mort, mort d'une piqûre !  
Beau comme un lys des bois, mais plus blanc que les lys !

*Avec une lamentation scandée et prolongée.*

Le fils du brenn est mort !...

ERIPPE.

Dieux ! ton enfant !

ORTIAGON, *rugissant.*

Mon fils !

*Il s'élançait vers la droite et s'arrête brusquement devant le cortège qui entre. L'enfant est porté par des soldats sur une litière de branches de chêne toutes verdoyantes. D'autres guerriers et des femmes suivent en pleurant.*

## SCÈNE XII.

**Les mêmes. L'enfant mort, sur sa litière.  
Guerriers, femmes, deux pleureuses.**

ERIPPE, *furtivement, à Eumène.*

Les dieux frappent le père et moi, son ennemie,  
Je pleure malgré moi tant de grâce endormie !

EUMÈNE, *bas.*

La douleur n'a qu'un temps... quand il aura pleuré,  
Songe à Milet.

ERIPPE, *de même.*

C'est mon devoir, il est sacré.

*Le cortège allant de droite vers la gauche s'arrête au milieu du théâtre sur le tapis de la danseuse, devant Ortiagon. Les marchands et leurs esclaves se sont retirés à droite au premier plan. Erippe et Eumène sur la gauche.*

PREMIÈRE PLEUREUSE.

Le petit chêne était gonflé de sève.  
Il croissait, déjà haut et fort.

DEUXIÈME PLEUREUSE.

Pleurez, guerriers — l'enfant est mort !

ORTIAGON.

Ses yeux avaient l'éclat du glaive.

UN SOLDAT.

Pleurons. Le fils du brenn est mort !

PREMIÈRE PLEUREUSE.

Il affrontait, poitrine nue,  
Les abeilles au dard de feu !

ORTIAGON.

Son bras soulevait mon épieu !

DEUXIÈME PLEUREUSE.

Il épiait, dans la clairière,  
Les loups bruns, le noir sanglier.

ORTIAGON.

Il combattait sans bouclier !

PREMIÈRE PLEUREUSE.

Il ne verra plus la lumière !  
Ton fils est mort. Pleure guerrier.

*Le cortège se remet en marche et passe devant Erippe.*

ERIPPE, à l'enfant, d'un ton de pleureuse.

Fleur suave !... les dieux t'aimaient : ils t'ont cueillie.

*Le cortège sort lentement.  
Elle se tourne vers Eumène :*

Puisse la Gaule ainsi périr — par Massalie !

LA VIELLE ÉGYPTIENNE, dans une attitude de momie.

« La triple bandelette enveloppe le bras...  
« Ce que dit le Sotem, l'homme ne le dit pas. »

RIDEAU.

96

**ACTE III.**

**L'HÔTE EST SACRÉ.**

*Même décor qu'au deuxième acte.*

*Au lever du rideau, Ortiagon est étendu sur un lit de peaux de bêtes. Erippe est à genoux tout près de lui ; une harpe est debout à portée de sa main.*

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**Ortiagon, Erippe.**

ERIPPE, tenant et regardant la main du brenn.

Était-ce un sanglier de la plus grande taille ?  
Il t'a blessé ?... La chasse est comme une bataille !  
... Je veux boire ton sang !

*Elle porte à ses lèvres la main du brenn.*

ORTIAGON, gaiement.

Oh ! la louve !

ERIPPE.

Je bois

Tout ton sang !

ORTIAGON, gaiement.

Je crois voir une bête des bois !  
Mais quand tu ris (ton rire est doux) tu me rassures !

97

ERIPPE.

Prends ma bouche, mords-moi ! tiens, tiens, mors mes morsures.

ORTIAGON.

Oh ! oh ! l'ardente bête ! allons, la paix ; là ; là !

ERIPPE.

La Milésienne est belle. Elle t'aime ; aime-la.

*D'un air de jactance mutine.*

Mon brenn m'a, dans Milet, entre toutes, choisie !

ORTIAGON.

Mais à ton tour tu m'as vaincu, fille d'Asie !

ERIPPE, *gaiement et le menaçant du doigt.*

Et... Malheur aux vaincus !

*Elle se lève, prend la harpe et chante :*

Dieu lointain de ma patrie,  
Éros, frais adolescent,  
Toute la terre fleurie  
N'est qu'à toi, dieu tout-puissant.  
Les tigres et les panthères  
Rampent devant tes mystères.  
Dieu des dieux et roi des rois,  
Toi seul peux faire une reine,  
D'une esclave milésienne,  
Un vaincu — d'un chef gaulois !

*Elle retourne vers lui ; il la repousse.*

ORTIAGON.

Ta chanson est trop douce :  
Laisse-moi maintenant.

ERIPPE.

Le maître me repousse ?

ORTIAGON, *gravement.*

Les femmes n'ont pas place au conseil.

ERIPPE.

Mais pourtant...

*Il se lève impatienté et la regarde fixement.  
Un soldat entre. Elle sort.*

## **SCÈNE II. Ortiagon, un soldat.**

ORTIAGON.

M'annonces-tu celui que tout mon peuple attend ?

LE SOLDAT.

C'est lui, brenn, l'envoyé des Mages de l'Arverne.

ORTIAGON.

Qui m'envoient-ils ? sans doute un prêtre subalterne ?

LE SOLDAT.

Oui, brenn, c'est un eubage.

ORTIAGON.

Il ne t'est pas connu ?

LE SOLDAT.

Non.

ORTIAGON.

Va.

*Le soldat sort ; l'eubage entre peu d'instants après.*

**SCÈNE III.**  
**Ortiagon, l'eubage.**

Je t'attendais. Sois donc le bienvenu.

L'EUBAGE.

Salut au brenn aimé par les dieux et les mages.

*Des soldats placés en sentinelles paraissent au fond durant le reste de la scène.*

ORTIAGON.

Ne perdons pas le temps rapide en vains hommages.  
Mon plan d'attaque est-il de tous points approuvé ?

L'EUBAGE.

De tous points. — Chlodovir sans doute est arrivé ?

ORTIAGON.

Depuis trois jours, campé dans la forêt épaisse,  
Le chef némausien y cache avec adresse  
Mille soldats, cinq cents chevaux et deux cents chars.

L'EUBAGE.

Cinq autres chevaliers, avec leurs soldenars,

Leurs embactes, et des vivres et des subsides,  
T'arriveront bientôt par l'ordre des druides.

ORTIAGON.

Et quand marcherons-nous ?

L'EUBAGE.

Tu le sauras demain...

*Mouvement de surprise d'Ortiagon.*

Oui... j'ai croisé tes messagers à mi-chemin.

ORTIAGON, *de plus en plus surpris.*

Demain !

L'EUBAGE.

La voix humaine est une chose ailée ;  
Le cri de nos guetteurs, par-dessus la vallée,  
Vole de cime en cime — et ne se pose un peu  
Que pour mieux rebondir vers le firmament bleu.  
Les dieux l'aident, cachés dans les échos des roches,  
Et par eux les esprits les plus lointains sont proches.  
C'est pourquoi nous saurons demain s'il t'est permis  
De te faire appeler le brenn des brenns unis.

ORTIAGON, *violemment.*

Qui le serait ? — qui, mieux que moi, connaît les flottes,  
Le port de Massalie et les Massaliotes,  
Et la racaille enfin qui gonfle leur cité ?  
C'est un poison dont notre sol est infesté,  
Un peuple de larrons que rien ne rassasie !

L'EUBAGE.

C'est vrai : tu les as vus chez eux, les Grecs d'Asie ?

ORTIAGON.

Sur un de leurs vaisseaux guidé par l'un d'entre eux !  
Ils font tout pour de l'or, ces lâches dangereux !  
Par Asus ! je les ai rançonnés avec joie !

L'EUBAGE.

Pourtant, les chevaliers que l'Arverne t'envoie  
Sur l'ordre respecté des mages souverains,  
Ne t'accepteront pas volontiers, — je le crains.

ORTIAGON, *hautain*.

Et d'où vient ce péril que ta sagesse augure ?

L'EUBAGE.

Un Gaulois établi dans le pays ligure  
N'est déjà plus pour eux un vrai Gaulois...

ORTIAGON.

Dis-leur

Qu'ils ne trouveront pas chez eux de chef meilleur !  
Brennos même appela des brenns de Ligurie ;  
Nous connaissons les Grecs et leur canaillerie,  
Nous leurs proches voisins qu'ils ont souvent lésés !...  
Le fer ne suffit pas contre ces Grecs rusés.

L'EUBAGE.

C'est vrai.

ORTIAGON.

Deux fois déjà la révolte ligure  
Tenta de nettoyer leur Massalie impure :

Massalie a vaincu, car nous fumes trahis !  
Et dans un temps prochain, les clans du haut pays  
Pourraient bien voir monter vers eux le flot immonde  
De ce marais puant qui s'enfle et nous inonde.  
Craignez que Massalie, un soir sans lendemain,  
N'appelle à son secours contre nous le Romain.  
Alors, le flot montant irait, dans leurs cavernes,  
Noyer l'ours cévenol et les brenns des Arvernes.  
Et les prêtres diront alors : « Le chef salien  
Nous avait avertis en sage : il parlait bien !  
... Or, pour mieux détourner le péril que j'annonce,  
Je veux être seul chef ; et j'attends leur réponse !

L'EUBAGE.

Tu connais la forêt où nous tenons conseil ?  
C'est là que tu dois être, au lever du soleil,  
Pour entendre les Voix de la Grotte sacrée  
Qui diront si la guerre est enfin déclarée,  
Et si l'on t'a nommé chef suprême ! — Au revoir.

*Regardant au loin vers la droite.*

Chlodovir vient. Dis-lui tout ce qu'il doit savoir.

ORTIAGON.

Où donc est-il ?

L'EUBAGE.

Là-bas.

ORTIAGON.

Et qu'est ce qui l'attarde ?

L'EUBAGE.

Une femme lui parle.

ORTIAGON, *entre ses dents.*

Ah ! Chlodovir ! prends garde !

L'EUBAGE, *le regardant avec attention.*

Toi-même veille bien sur toi. L'amour est fort.  
Le serpent venimeux guette l'homme qui dort.

ORTIAGON, *songeur.*

L'enfant du brenn est mort, piqué par une abeille  
Qu'il nommait un serpent ailé...

*Relevant la tête.*

Prêtre, je veille.

*Sort l'eubage. Chlodovir arrive du côté opposé.*

#### SCÈNE IV.

#### Ortiagon, Chlodovir.

CHLODOVIR.

Qu'a dit l'eubage ?

ORTIAGON.

À l'heure où les noirs sangliers  
Cherchent pâture, il faut, avec tes cavaliers,  
Comme moi te trouver où t'attend le grand prêtre.

CHLODOVIR.

L'ordre est connu ?

ORTIAGON.

C'est là que je dois le connaître.  
Mais, frère, — autour de nous je vois plus d'un danger.  
Massalie est surtout fille de l'étranger.  
La race de Protis règne dans Massalie  
Mais sa mère Gyptis, — sa mère ! — elle l'oublie !

CHLODOVIR.

La femme au sein fécond nourrit l'être naissant.  
Le sang de l'homme seul fonde l'État puissant.  
Protis fit Massalie.

ORTIAGON.

Et ses enfants, te dis-je,  
Oublient trop que leur mère et une Ségo-brige.  
... Rappelons-nous toujours, — souvenir infâmant —  
Par qui fut déjoué le complot de Coman !

CHLODOVIR.

Un soir, à la faveur de la fête de Flore,  
Ce frère de Gyptis, que nous pleurons encore,  
Tenta d'entrer avec ses soldats les meilleurs,  
Enfouis sur des chars de verdure et de fleurs,  
Dans Massalie ?...

ORTIAGON.

Eh bien, une femme maudite  
Dévoila le complot en pleine réussite,  
Et Ségo-brige, traître aux Ségo-brigiens,  
Cette sœur de Gyptis a vendu tous les siens...  
Et pourquoi ?

CHLODOVIR, *avec mépris.*

Par amour pour un Massaliote !

ORTIAGON.

La femme est dangereuse au vaincu qui complote.  
L'esprit rusé, l'esprit amolli d'Orient,  
Par les femmes surtout, nous attire en riant.  
Leur grâce, sinieuse autant que leur parole,  
S'attache à notre peau gauloise ; elle s'y colle  
Comme ces fins tissus qui viennent de Milet.  
Le venin qui l'imprègne est sûr, — puisqu'il nous plaît !  
Héraklès la porta, la robe empoisonnée !  
Pourquoi Belen a-t-il éclairé la journée  
Où le roi Mann permit à sa fille Gyptis  
D'offrir à l'étranger qu'il appela son fils  
La coupe et le baiser maudit des fiançailles !  
Il a livré, vieillard stupide et sans entrailles,  
Tout son peuple et la Gaule à d'éternels dangers !

CHLODOVIR.

Rebut des nations, ces marchands étrangers  
Qui s'en vont propageant l'art des trafics infâmes !  
Des phocéens !... Voilà nos maîtres !

ORTIAGON, *vivement.*

Par les femmes !

CHLODOVIR, *étonné et riant.*

Encor ?

ORTIAGON.

Quand Cattumand, pour la seconde fois,  
Attaqua Massalie avec ses bons Gaulois,

Dans l'ombre et les dangers du port massaliote  
Il parvint à trancher les câbles de la flotte.  
Mais leurs femmes, rendant stériles ses travaux,  
Firent, comme l'on fait du crin de nos chevaux,  
Avec leurs longs cheveux tresser de nouveaux câbles,  
Et les nefes dans le port furent inattaquables.

CHLODOVIR, *riant.*

Éros n'est pas Gaulois !

ORTIAGON.

Maudit soit le désir,  
Ô frère ! c'est la force impossible à saisir,  
Celle qui tue en nous les vigueurs du plus brave.  
L'amour fait triompher la femme même esclave  
Et tomber le guerrier, même le triomphant !  
Hercule aux pieds d'Omphale est un petit enfant !  
Il n'est de vrais héros qu'armés pour la justice ;  
L'amour n'est pas un dieu, ce n'est qu'un maléfice !  
C'est de l'œuf d'un dragon qu'est sorti le Désir...  
Ne livrons pas la Gaule aux femmes, — Chlodovir !

CHLODOVIR, *avec ironie.*

J'aime assez, par instants, ces choses que tu blâmes,  
Et puisque ton dédain t'éloigne tant des femmes,

*Après un peu d'hésitation,*

Donne-moi ta jolie esclave de Milet.

ORTIAGON, *avec éclat.*

Enfin !... J'en étais sûr !... Mon esclave te plaît ?  
Je la garde !

CHLODOVIR.

Ta ruse est grecque : elle est adroite !

ORTIAGON.

Erippe ! toi ?... — Malheur au fou qui la convoite !

CHLODOVIR.

J'ai répondu sans feinte à de trompeurs discours...  
Et puis...

*Avec impétuosité.*

... le vent du ciel et celui des amours  
Souffle comme il lui plaît dans les cœurs ou les chênes !

ORTIAGON, *subitement hors de lui.*

Tu mourras !

*Il tire son glaive, qu'il repousse aussitôt dans le fourreau avec une tranquillité aussi subite que le sont ses colères. Chlodovir imite son geste.*

Non, je songe aux batailles prochaines.  
Soyons amis... tu m'as offensé cependant.

*En réponse au regard étonné de Chlodovir.*

Oui... je suis un Ligure et sais être prudent.  
Ne songeons qu'à sauver la Gaule qu'on menace.  
Garde-toi, toi surtout, des Grecs et de leur race...  
N'as-tu pas acheté, d'un vieil Égyptien,  
Un esclave grec ?

CHLODOVIR.

Oui.

ORTIAGON.

Surveille-le donc bien.  
La ruse asiatique est sœur de leur Protée.

*Il lui tend la main large ouverte.*

Prends ma main.

CHLODOVIR, *farouche.*

Non ; mon âme est encore irritée.  
Si tu redoutes tant les complots souterrains,  
Renvoie Erippe. Elle est grecque. Donc, tu la crains !...  
Mais l'amour est un miel dont ta prudence est ivre !  
Tu donnes des conseils ? Je t'engage à les suivre.

*Il sort brusquement. Ortiagon qui s'est assis demeure plongé dans ses réflexions.*

**SCÈNE V.**  
**Ortiagon, un soldat.**

LE SOLDAT.

Brenn, te puis-je parler ?

ORTIAGON, *à lui-même.*

Chlodovir a raison.

LE SOLDAT.

Un étranger rôdait autour de ta maison.  
Tu nous as commandé de faire bonne garde,  
Nous t'amenons cet homme.

*On voit Xanthos s'avancer au fond à droite.*

Il fait pitié, regarde.  
Sa robe est en lambeaux ; il pleure, il parle bas  
Et, malgré son bâton, chancelle à chaque pas.

*Le soldat se retire.*

**SCÈNE VI.**  
**Ortiagon, Xanthos**

*Xanthos est vieilli, les vêtements déchirés et souillés. Il est méconnaissable.*

ORTIAGON, *assis.*

Que veux-tu, mendiant ? Es-tu joueur de rote ?  
Ou de flûte ? ou de lyre ?...

*Un silence...*

*Ortiagon considère Xanthos d'un air soupçonneux.*

Es-tu Massalite ?

XANTHOS, *se prosternant.*

Un pauvre est mal venu, surtout au seuil des rois...

*Il baise la terre.*

Ma lèvre en frémissant baise le sol gaulois  
Pour que le brenn m'accorde un regard favorable...  
On soupçonne aisément le passant misérable...  
Les dieux mêmes sont durs à l'homme sans foyer...  
Que le tien, cher aux dieux, me soit hospitalier,  
Hélas !

ORTIAGON, *sans rudesse.*

Qui donc es-tu ?

*Avec intérêt.*

Ta ceinture est sans armes.  
Tes pieds nus sont sanglants ; tes yeux mouillés de larmes.  
Le bâton est usé qui tremble dans ta main ;  
L'accent grec, dans ta voix douce, me semble humain.  
D'où t'amène, dis-moi, cette marche affaiblie ?  
Venant de loin, tu ne viens pas de Massalie.  
Là, tu retrouverais tes frères d'Orient.

XANTHOS, *tendant ses mains vers le brenn.*

Ortiagon !... Hélas !

ORTIAGON.

Approche, ô suppliant,  
Et dis ton nom bien haut, toi dont la voix me nomme.

XANTHOS, *le front dans la poussière.*

Ne vois d'abord en moi que la douleur d'un homme.

ORTIAGON.

Si tu n'es pas un traître, ô passant inconnu,  
Ma pitié malgré moi te nomme un bienvenu.

XANTHOS, *relevant la tête.*

Fais plus, fais mieux encore : appelle-moi ton hôte.

ORTIAGON, *rudement.*

La confiance prompte est souvent une faute.

XANTHOS.

Le brenn est assez fort pour être confiant.

ORTIAGON.

Prends garde ! il est aussi parfois impatient !

XANTHOS.

Je sais trop qu'un Gaulois est prompt à la colère...

ORTIAGON.

Tu m'avais plu... crains à présent de me déplaire.  
Ton nom ?

XANTHOS.

Es-tu mon hôte ? Alors, je le dirai.  
Les Gaulois sont loyaux ; l'hôte leur est sacré.  
C'est pourquoi nomme-moi ton hôte, ô brenn superbe !  
Un chêne n'a pas peur d'abriter un brin d'herbe :  
Que crains-tu ?

ORTIAGON, *riant*.

Que le ciel ne tombe !... Et puis, plus rien,  
Ô mon hôte !

XANTHOS, *à ce mot se redressant  
de toute sa hauteur*.

Je suis Xanthos le Milésien.

ORTIAGON, *se relevant d'un bond, furieux*.

Et Xanthos vient chercher son Erippe !... Il est brave !  
Elle est ma femme.

XANTHOS, *vivement*.

Non ! ce n'est que ton esclave.

ORTIAGON.

Cette esclave a connu, depuis un an d'exil,  
La couche du Galathe, ô Grec stupide et vil !

XANTHOS.

J'en accuse en pleurant l'aveugle destinée !  
Elle me fut ravie et ne s'est pas donnée.  
Elle fut ton butin de guerre ; tu la pris  
Avec d'autres trésors, comme un joyau de prix ;  
Tu saisissais ta proie, elle fut ta victime,  
Barbare ! et le malheur ne peut pas être un crime !  
La guerre inexorable a de terribles lois :  
J'en appelle à tes dieux, à toi-même, Gaulois !  
Quoique femme d'un Grec, l'as-tu pas faite tienne ?  
As-tu dédaigné, toi, l'épouse milésienne ?  
Mon hôte, écoute encor, car je vois dans tes yeux  
Que les dieux du Gaulois sont frères de mes dieux !...  
Je l'ai conduite jeune en ma maison prospère  
Pour que mon fils un jour ensevelît son père,  
Et l'enfant que j'ai d'elle — hélas ! je n'ai que lui ! —  
Depuis un an se meurt d'inconsolable ennui !...  
Nul n'apportera donc, sur ma tombe honorée,  
Les soins pieux, les pains, le vin, l'huile dorée ?...  
Et mes mânes plaintifs, mon esprit ni mes os  
Ne connaîtront jamais le charme du repos !

ORTIAGON, *ému*.

Tes pieds nus ont traîné la douleur qui t'accable,  
Combien de jours ? et par quel chemin lamentable ?

XANTHOS.

Je ne sais plus les jours ni le nom des chemins.  
Chaque soir j'espérais de meilleurs lendemains...

Hélas, dès le départ, mes efforts téméraires  
Ont vu la mer, les vents, les dieux toujours contraires !  
Sur les bords des Latins, une nuit, j'ai laissé  
Tous mes matelots morts, mon vaisseau fracassé  
Et, roulés dans l'horreur des vagues en tumulte,  
Avec mon or, mes dieux, chers objets de mon culte !  
Rome m'a vu passer honteux comme tu vois,  
Et depuis, j'ai marché vers le pays gaulois,  
Pour te dire en pleurant : « Mortel en qui j'espère,  
« Ton fils est déjà fort, je le sais, heureux père !  
« Tu peux, quand il te plaît, le serrer dans tes bras...  
« Le mien meurt sans sa mère... et tu nous la rendras ! »

ORTIAGON, *gravement*.

Hélas ! mon fils n'est plus.

XANTHOS.

Je plains ta destinée

Si les dieux t'ont repris l'espérance donnée.  
Mais, sous terre, ton fils n'est pas sourd à mes cris :  
J'invoque la pitié de ses mânes chéris !

*Un silence. Ortiagon réfléchit.*

ORTIAGON, *d'une voix lente*.

La terre où dort l'enfant veut que je te la rende.

*Avec brusquerie.*

Soit, tu l'emmèneras !

XANTHOS, *avec élan*.

Gaulois, ton âme est grande !

Sois chéri par Belen et que, sur ton foyer,  
Il étende à jamais son divin bouclier !...

*Il se rapproche d'Ortiagon et,  
d'une voix changée et basse :*

Écoute. J'ai sauvé du courroux de Neptune  
Une petite part d'une grande fortune.

*Il regarde autour de lui avec inquiétude.*

J'ai là, sous ces haillons, quatre cents pièces d'or.  
Ta bonté voudra bien de cet humble trésor ?  
Cette somme, que tant de périls m'ont laissée,  
C'est une pauvre part de la rançon fixée...

ORTIAGON, *étonné*.

Quelle rançon fixée ?

XANTHOS.

Une rançon de roi.

ORTIAGON.

L'avais-je dit ? Alors, je me riais de toi.  
Jamais je n'ai songé qu'à travers tant d'espace  
Tu viendrais rechercher pieusement ma trace !  
— Pas de rançon.

XANTHOS.

Pourtant, s'il me restait encor  
Pour regagner Milet, un peu d'or... assez d'or ?...

ORTIAGON, *calculant*.

Quatre cents pièces d'or ?

XANTHOS, *vivement*.

Je n'ai pas davantage.

ORTIAGON.

Quatre cents ?

XANTHOS.

Oui.

ORTIAGON.

J'accepte ; et j'en fais le partage :  
Cent pièces d'or pour toi.

XANTHOS.

Généreux ennemi !

ORTIAGON, *fièrement.*

Trafiquant, le Gaulois ne fait rien à demi...  
Cent pièces pour ton fils, cent pièces pour Erippe,  
Et pour qu'à ton bonheur tout mon clan participe,  
Cent pièces d'or à mes meilleurs soldats. J'ai dit.

XANTHOS.

Ta générosité me charme... et m'enhardit :  
Quand pourrai-je revoir, ô mortel que j'honore,  
Erippe ? et quand part-elle avec moi ?

ORTIAGON.

Pas encore.

Avant de lui conter ta joie et tes travaux,  
Prends, pour plaire à ses yeux, des vêtements nouveaux.

*Il fait un signe. Un soldat paraît.*

**SCÈNE VII.**

**Ortiagon, Xanthos, un soldat.**

ORTIAGON, *au soldat.*

Conduis cet étranger. Donne-lui des tuniques  
De pourpre ; mes plus fins tissus asiatiques.  
C'est mon hôte : il a droit au pain, au sel, au feu.

XANTHOS.

Gaulois, Gaulois ! ton cœur magnifique est un dieu !  
J'humilierai trois fois mon front devant ta porte  
Et je baise à tes pieds la terre qui te porte !

*Il sort. Sur un signe, un autre soldat se présente.*

**SCÈNE VIII.**

**Ortiagon, un soldat.**

ORTIAGON.

Qu'Erippe vienne ici. Dis-lui que je l'attends.

*Le soldat sort. Chlodovir paraît.*

**SCÈNE IX.**

**Ortiagon, Chlodovir.**

CHLODOVIR.

Nous venons d'échanger des propos irritants...

ORTIAGON.

Tu t'en repens ?

CHLODOVIR.

Cessons toute folle dispute.  
Désunis, nous serions sans force pour la lutte  
Contre les Grecs. Je t'ai compris. Voici ma main.

ORTIAGON, *la main dans la main de Chlodovir.*

Je t'ai compris de même... Erippe part demain.

CHLODOVIR, *furieux, abandonnant la main d'Ortiagon.*

Erippe ! demain ?

ORTIAGON.

Oui. Xanthos, un Grec, mais brave,  
Pour me redemander sa femme, mon esclave,  
A su vaincre la mer d'abord, puis les dangers  
Que la terre réserve aux tristes naufragés.  
Le trouble où s'égarait mon esprit se dissipe ;  
Les dieux sont pour Xanthos.

CHLODOVIR, *de plus en plus irrité.*

Et tu lui rends Erippe ?

ORTIAGON.

Oui ! comme je rendrai Massalie aux Gaulois !  
Pour lui, pour moi, pour toi, je fais ce que je dois.

CHLODOVIR, *violemment.*

Je t'avais demandé l'esclave milésienne.  
Si tu ne la veux plus, je la prends : elle est mienne !

ORTIAGON, *calme.*

Mesure ton geste et ta voix, Chlodovir.  
Déjà, je suis ton chef ; tu ne peux qu'obéir.

Ce soir, quand le croissant qu'une étoile accompagne  
Semble un feu de pasteur au front de la montagne,  
Avec tous tes soldats quitte le campement.  
Je te joindrai. Va... songe au complot de Coman.  
Les ordres attendus viendront avec l'aurore.

CHLODOVIR, *frémissant de rage.*

Si je t'obéirai, je n'en sais rien encore !  
Adieu.

ORTIAGON.

Songe au complot de Coman. — À ce soir.

*Il le regarde s'éloigner et, quand il se retourne, il se trouve  
en présence d'Erippe.*

### SCÈNE X. Ortiagon, Erippe.

ORTIAGON.

Xanthos est ici, femme, et tu vas le revoir.

ERIPPE, *farouche, baissant un front têtue.*

J'ai vu Xanthos.

ORTIAGON.

Il t'a parlé ?

*Elle fait signe que oui.*

Cette nuit même  
Tu partiras heureuse avec l'époux qui t'aime.  
Que les vents et les dieux protègent ton retour !

ERIPPE.

Gaulois, ton cœur est donc aveugle ! aveugle et sourd ?

ORTIAGON.

Mon cœur aveugle a vu les pleurs sacrés d'un père.  
Sourd, il entend gémir un fils que j'ai sous terre.

ERIPPE.

Mais ma douleur à moi, ton cœur ne la voit pas ;  
Tu n'entends pas mon cœur blessé gémir tout bas !

ORTIAGON.

Pourquoi cette douleur, femme ? ou du moins ces plaintes ?  
Tu reverras bientôt ta ville aux portes saintes ;  
Bientôt tu reverras, tout blanc sur l'horizon,  
Le temple de Milet, non loin de ta maison,  
Et ton fils va sourire à sa mère attendrie.  
Tes dieux et le Gaulois te rendent ta patrie.

ERIPPE, *se précipitant sur sa poitrine.*

Non ! oh ! non !... garde-moi, cachée entre tes bras !  
Ce qu'ils m'ont pris, les dieux ne me le rendront pas !  
Ils m'ont prise à moi-même et je suis sans partage,  
Tout entière, à la Gaule, à mon cher esclavage,  
Aux douceurs de sentir mon guerrier triomphant  
Me saisir dans ses bras, toute, comme une enfant !  
Ô cher ennemi, cache à jamais pour ta joie,  
Au fond de tes forêts ta bienheureuse proie !  
Va, tu ne m'as point prise ; et je t'avais souri,  
Le jour où, sur ta nef, sans un pleur, sans un cri,  
J'ai, dans tes bras puissants, subi ma destinée !...

*Elle se berce sur son cœur, rêvant.*

L'azur ionien chanta notre hyménée !

ORTIAGON, *un peu troublé.*

Xanthos a ma promesse.

ERIPPE.

Ô maître, garde-moi !

ORTIAGON.

La parole d'un brenn vaut le serment d'un roi.

ERIPPE, *cherchant à se rendre compte  
du trouble d'Ortiagon.*

Garde-moi !... Ta petite esclave aime sa chaîne.  
Je suis le gui qui meurt arraché de son chêne.

ORTIAGON, *avec effort mais fermement.*

J'ai fait une promesse et je la garderai,  
Erippe.

ERIPPE, *insinuante, finement.*

Avoir promis... n'est pas avoir juré ?

ORTIAGON, *surmontant son trouble.*

J'ai satisfait les dieux, mes destins et la Gaule.

ERIPPE, *toujours contre son cœur, très touchante.*

Ne m'appuierai-je plus à ta robuste épaule ?  
... Tu ne me vis jamais pleurer... je pleure, vois !  
Que mon nom semblait doux dans ta terrible voix !  
J'irai mourir dans ma patrie en étrangère !

ORTIAGON, *froidement*.

J'ai reçu de Xanthos une rançon.

ERIPPE, *d'une voix changée, ironique et dure,  
et s'écartant de lui, d'un mouvement sec.*

Légère !

ORTIAGON, *froidement*.

Oui, légère.

ERIPPE.

À Milet tu demandas pour moi  
(Lui-même s'en souvient) une rançon de roi...

ORTIAGON.

C'est vrai.

ERIPPE, *revenant à lui, avec coquetterie,  
les yeux sur les siens.*

Je vaux si peu ?

ORTIAGON, *avec élan*.

Tu vaux... toute l'Asie !

ERIPPE.

Et ton cœur ne ressent aucune jalousie ?  
Aussi bien que les cerfs timides, les grands loups,  
Les aurochs, les lions du désert sont jaloux !  
Garde-moi !... je suis tienne et je veux rester tienne !  
Garde jalousement ta douce Milésienne...

ORTIAGON, *s'indignant*.

Xanthos...

ERIPPE, *résolument*.

Xanthos te trompe !

ORTIAGON.

Ah ?

ERIPPE.

Il est riche encor !

Combien t-a-t-il offert ? quatre cents pièces d'or !  
Sous ses haillons, le traître en porte plus de mille !

ORTIAGON, *indigné*.

Il ne m'aurait montré qu'une douleur habile ?

ERIPPE.

Il a compté, croyant que tu marchanderais,  
T'avouer quatre cents d'abord et mille après.  
Tu lui fus généreux : il n'a rien dit ensuite !...  
Je n'ai plus que mépris pour ce Grec hypocrite  
Qui t'a trompé, trahi... dont tu dois te venger.

ORTIAGON, *la regardant avec attention*.

Je dois l'asile sûr à mon hôte étranger.

ERIPPE.

Tu serais le jouet de cette perfidie  
Milésienne ! — et que moi, grecque, je répudie !

ORTIAGON, *amèrement*.

Il devait me tromper, c'est juste ! un Milésien !

ERIPPE.

Vengeons-nous. Prends sur lui ces pièces d'or...

ORTIAGON, *réfléchissant.*

Dis-tu ? Combien,

ERIPPE.

Mille.

ORTIAGON.

Mais si ma colère trop prompte ?...  
Un marchand !... désarmé !...

ERIPPE, *d'une voix basse.*

Je peux frapper sans honte,  
Moi ! je suis une femme et mon cœur est sans peur.  
Pour tromper et frapper... et punir un trompeur !

124

*Un silence.*

Cet or est précieux...

*Baissant la voix.*

... à la veille du siège !

ORTIAGON, *tressaillant.*

Tu sais aussi cela ?

ERIPPE.

Sans savoir, le dirais-je ?

ORTIAGON.

Tu sais aussi cela, femme, qui te l'apprit ?  
Réponds !

ERIPPE, *d'un air de Sybille.*

Les dieux gaulois parlent à mon esprit !  
Depuis trois fois trois nuits l'écho des monts répète  
Le fracas des cailloux soulevés en tempête,  
Dans le champ d'Héraklès, par le vent magistral !  
J'entends et j'ai compris leur grondement fatal !  
Au bruit qu'ils font, la mer s'épouvante et recule :  
Ils se content entre eux la victoire d'Hercule  
Et comment Tauriskus sera vainqueur demain !

ORTIAGON, *résolument.*

C'est bien, j'égorgerai ton époux — de ma main.

ERIPPE.

Pour un meurtre secret, j'aurais, moi, plus d'adresse...  
Puis, dans la sombre mer, que son corps disparaisse !

125

ORTIAGON, *très calme.*

Mon seuil ne boira pas le sang de l'étranger.  
Que Xanthos parte heureux, sans soupçon d'un danger.  
Je vous suivrai. Je sais, dans la forêt prochaine,  
Un autel cher aux dieux, sous un vieux et grand chêne.  
Là, pour mieux célébrer le moment des adieux,  
J'offrirai de ma main un sacrifice aux dieux,  
Et mon glaive levé sur un chevreau timide  
S'abattra tout à coup...

ERIPPE, *joyeuse.*

Sur Xanthos le perfide !  
Et nous serons vengés — et tes dieux réjouis !

ORTIAGON, *froidement.*

Je sacrifie un Grec aux dieux de mon pays.

*Xanthos paraît, il est vêtu d'une riche tunique de pourpre.*

**SCÈNE XI.**  
**Ortiagon, Erippe, Xanthos.**

ORTIAGON.

Salut, Xanthos !

XANTHOS, *heureux.*

Salut, généreux fils des Gaules.

ORTIAGON.

Ta robe neuve est-elle douce à tes épaules ?

XANTHOS.

Je remercie en toi la bonté du destin.

ORTIAGON.

Viens ! on va te servir un copieux festin  
Et je veux avec toi, dans ma coupe d'Asie,  
Moi-même te verser une boisson choisie !

*Montrant Erippe, qui demeure muette.*

La joie est sur son cœur comme un poids étouffant...

*À Erippe.*

Tu ne dis rien ?

ERIPPE, *se prosternant.*

Xanthos ! père de mon enfant !

*Ortiagon sort avec Xanthos.*

**SCÈNE XII.**  
**Erippe.**

ERIPPE *seule, toujours prosternée  
et suivant Ortiagon des yeux.*

Les dieux semblent s'entendre à bien servir ma haine !

**SCÈNE XIII.**  
**Erippe, Eumène.**

EUMÈNE, *caché à demi dans les touffes du lierre  
qui encadre la fontaine; appelant d'une voix contenue.*

Erippe !

ERIPPE, *sans se retourner, toujours à genoux.*

Je t'entends. Parle-moi, cher Eumène,  
Sans te montrer.

EUMÈNE, *sans s'avancer.*

Sais-tu tout ce qu'il faut savoir ?

ERIPPE.

Je saurai tout... Reviens à cet instant du soir  
Où le soleil se meurt dans sa robe sanglante.

EUMÈNE.

Et quand me suivras-tu ?

ERIPPE.

L'heure te paraît lente  
Mais elle vient. Éros, entre les dieux, est fort,

Et déjà les deux brenns se haïssent à mort.  
J'ai mis un venin sûr dans leur âme affaiblie  
Et je te rejoindrai bientôt dans Massalie.

EUMÈNE.

Tu m'irrites toujours par des retards nouveaux.

ERIPPE.

Va, laisse faire Erippe et les dieux infernaux !

*Elle le regarde enfin.*

EUMÈNE.

Ton sourire mortel m'attire et m'épouvante.

ERIPPE.

Je tiens les fils nombreux d'une trame savante ;  
J'ai tendu plus d'un arc et des pièges divers.  
Mai quoi qu'il en arrive, Eumène, — je te sers !  
On vient ! Fuis !

*Eumène disparaît sous les feuillages qui retombent.*

#### SCÈNE XIV.

#### Erippe, Chlodovir et ses soldats.

CHLODOVIR, à ses soldats.

Emmenez l'esclave milésienne.

ERIPPE, allant à lui et baissant la voix.

De quel droit prétend-tu qu'Erippe t'appartienne ?

CHLODOVIR, éloignant ses soldats d'un geste.

Silence !... m'as-tu pas promis et répété... ?

ERIPPE.

Oui, quand je n'avais pas encor ma liberté.  
Or, tu sais que mon maître a daigné me la rendre.  
Mon époux me ramène aux rives du Méandre.  
Je suivrai dès ce soir, avec un cœur joyeux,  
Ce héros qui me rend mon enfant et mes dieux.

*Baissant encore la voix :*

Il fallait m'emporter quand tu pouvais encore,  
Lâche, me délivrer de ce brenn que j'abhorre !  
Mais je t'ai vu pâlir devant ton ennemi  
Et ton fer n'est sorti du fourreau qu'à demi !  
Te voilà bien hardi, quand je ne suis plus sienne...  
... Tu viens trop tard !

CHLODOVIR, aux soldats, d'une voix éclatante.

Traînez au camp la Milésienne !

*Les soldats s'emparent d'elle. Ortiagon accourt.*

#### SCÈNE XV.

#### Les mêmes, Ortiagon.

ORTIAGON, accourant.

Chlodovir ! Chlodovir !... c'est la première fois  
Qu'un traître m'apparaît dans un guerrier gaulois !

*Erippe se réfugie derrière Ortiagon.*

CHLODOVIR.

Eh bien, je la prendrai par la lutte loyale.

ORTIAGON.

Attends donc que ma force aux tiennes soit égale !

*Il frappe de son épée sur un bouclier suspendu à un arbre.  
Ses soldats accourent.*

### SCÈNE XVI.

#### Les mêmes, les soldats d'Ortiagon.

*Les soldats des deux brenns se rangent en deux camps derrière leurs chefs respectifs. La Milésienne suit, avec des yeux ardents, les préparatifs du combat.*

ORTIAGON.

Maintenant, regardez faire vos chefs, soldats !  
Un brenn va mourir !

CHLODOVIR.

Oui ! mais c'est toi qui mourras !

*Ils se battent.*

*L'eubage entre tout à coup. Dès ses premières paroles, les brenns interdits s'arrêtent.*

### SCÈNE XVII.

#### Les mêmes, l'eubage.

L'EUBAGE, surgissant devant eux.

Et voilà les guerriers de la Gaule, ô dieux justes !  
Ils s'égorgent eux-mêmes, avec leurs bras robustes,  
À cette heure suprême où les pires dangers

Veulent qu'on soit uni devant les étrangers !  
Êtes-vous des guerriers ou des ours des cavernes ?  
Que penseront de vous les mages des Arvernes,  
Dont la voix que j'entends, — car elle est en chemin —  
Crie aux Saliens : « le jour espéré, c'est demain ! » ?  
Bas les glaives, ô brenns ! Sur votre chair meurtrie,  
À chaque coup frappé, vous frappez la patrie !  
Bas les glaives d'abord ! puis sur vos boucliers,  
Étendant par trois fois vos glaives, ô guerriers,  
Par Mithras qui vous aime et vous réconcilie,  
Jurez avec ces mots : « Tous contre Massalie ! »

ORTIAGON.

Jurons-le, bouclier au bras et glaive en main :  
« Tous contre Massalie ! ».

*Tous les guerriers étendent leurs épées sur les boucliers en répétant la formule du serment.*

ERIPPE, à elle-même.

Eumène !... c'est demain !

ORTIAGON.

Par Mithras qui nous aime et nous réconcilie,  
Deux fois encor, jurons : « Tous contre Massalie ! »

*Erippe, pendant le serment, vient se placer derrière Chlo-  
dovir et paraît lui dire un mot tout bas.*

RIDEAU.

**ACTE IV.****SUR LA PIERRE DES SACRIFICES.**

*Une clairière dans la forêt, au sommet d'une colline rocheuse.  
Il fait nuit. Lumière lunaire.*

*Au milieu du théâtre un autel de pierre brute, vaste table  
dont les pieds sont de hautes pierres informes.*

*Au fond, les arbres laissent voir le sommet de la colline. C'est  
une roche gigantesque, dans laquelle s'ouvre une noire caverne.  
La roche, d'un gris bleu, est jaspée de mousses jaunâtres.*

*Au lever du rideau, un chevreau blanc aux cornes dorées  
est attaché au pied de l'autel.*

**SCÈNE PREMIÈRE.****Ortiagon, Erippe, Xanthos.**

ORTIAGON.

Cet autel, ô Xanthos, se dresse à la limite  
Des terres où le clan que je commande habite.  
C'est ici que tu vas, le cœur tremblant d'amour,  
Prendre vers ton pays les chemins du retour...  
Ton fils va t'accueillir avec d'heureuses larmes,  
Mais... pars d'Antipolis : Massalie est en armes.

*Tout en s'adressant à Xanthos, il regarde Erippe d'un air  
d'intelligence.*

ERIPPE.

À quoi bon ces discours ?

ORTIAGON.

L'heure est lente à ton gré,  
Et je retarde trop le moment désiré ?  
Calme-toi. J'ai promis aux dieux le sacrifice.  
Ton cœur l'appelle. Il faut que ma main l'accomplisse.

ERIPPE.

Hâtons-nous !

ORTIAGON.

Tu verras bientôt couler du sang.

*Il se rapproche de l'autel.*

Ô tout puissant Belen !

XANTHOS.

Ô Phoïbos tout puissant !

ERIPPE.

Voici le chevreau blanc à la corne dorée.

*Elle le détache.*

XANTHOS.

Toujours pour plaire aux dieux, la victime est parée.

ERIPPE, *bas à Ortiagon.*

Le traître, tu le vois, ne se doute de rien.

ORTIAGON.

Je vais prier mon dieu. Toi, Xanthos, parle au tien.

*Xanthos s'absorbe dans une invocation muette.*

ERIPPE, *bas à Ortiagon.*

Vois comme, sur ses flancs, sa ceinture est gonflée !  
Cette somme qu'il cache, il te l'a bien volée !  
Avec cet or, tu peux acheter plusieurs chars  
Et pendant plusieurs jours payer tes soldenars.

ORTIAGON, *élevant la main pour l'invocation rituelle.*

Ô Belen ! dieu puissant des clartés aveuglantes,  
Qui charmes chaque jour les bêtes et les plantes,  
En ramenant l'espoir sur le monde alanguï !  
Toi qui fais verdoyer les chênes et le gui,  
Toi dont le bouclier est un disque de flamme,  
Belen ! fais pénétrer tes feux jusqu'en notre âme !  
Chasse à jamais de nous la noire trahison,  
Et pas à pas, et d'horizon en horizon,  
Du matin à la nuit, de journée en journée,  
Accompagne mon hôte et fais sa destinée,  
Jusqu'à ces portes d'or qu'au fond de l'Orient  
L'aurore, chaque jour, te rouvre en souriant !

ERIPPE.

La victime gémit : ne la fais pas attendre.

ORTIAGON.

Ta femme, ô Xanthos, porte un cœur loyal et tendre !

XANTHOS, *invoquant son dieu.*

Ô frère de Belen, ô Phoïbos Apollon,  
Généreux au sommet, secourable au vallon,

Frère de Mithras, fils de l'Aube, ô roi du Monde,  
Toi qui fais la mer belle et la terre féconde,  
Dieu fulgurant, armé du bouclier de feu,  
Égal d'Æsus, égal de Mars, terrible dieu !  
Toi dont l'arc est d'argent, toi dont la flèche ardente  
Est d'or vivant !... répands ta lumière abondante  
Sur les Gaulois, mes fiers et loyaux ennemis,  
Par qui l'espoir sacré m'est encore permis  
De revoir mon foyer si longtemps solitaire,  
Et de prier mes morts, mes dieux qui sont sous terre !

ERIPPE, *sans lâcher le chevreau.*

Tiens le chevreau, Xanthos.

*Xanthos tient, de son côté, le collier  
de chanvre du chevreau. — À Ortiagon :*

Toi, donne avec le fer

Une mort calme et plus rapide qu'un éclair.

*Un silence. Ortiagon semble méditer profondément. Il regarde tour à tour Erippe et Xanthos.*

XANTHOS.

Frappe !

ORTIAGON.

Je frapperai ! mais voici la victime.

*Il a saisi Erippe à la gorge, il la renverse sur l'autel où il la maintient de la main gauche. De la droite, il lève son glaive. Elle pousse de sourds gémissements.*

XANTHOS, *terrifié, se suspendant au bras d'Ortiagon.*

Elle !

ORTIAGON.

Elle !

ERIPPE, *râlant.*

Pitié ! dieux !

XANTHOS, *suspendu au bras qui tient le fer.*

J'empêcherai ce crime !

M'as-tu conduit ici tout seul et de si loin  
Pour m'immoler, après m'en avoir fait témoin ?  
Ou quelque dieu d'enfer, ennemi de ta gloire,  
Trouble-t-il tout à coup ton cœur et ta mémoire ?  
Détourne d'elle alors ta colère et tes coups !  
Épargne cette mère — et frappe un triste époux !

ORTIAGON.

Mon cœur est sans colère, ô Xanthos ! mais toi, pleure,  
Car tu la frapperas avec moi, tout à l'heure.

XANTHOS.

Quel crime monstrueux aurait-elle commis  
Qui me mette en accord avec mes ennemis ?

ORTIAGON, *qui maintient toujours Erippe  
renversée sur l'autel et gémissante.*

La victime gémit... ne la fais pas attendre.

XANTHOS, *affolé, appelant au secours de toute sa force.*

À moi !

ORTIAGON.

Sauf mes Gaulois, qui donc pourrait t'entendre ?

XANTHOS.

Alors, que ton couteau donne une double mort !  
Tu ne la tueras point sans me tuer d'abord  
Ou bien, dis-moi son crime et prouve-moi ce crime.

ORTIAGON.

À tes dieux comme aux miens, il faut cette victime.

XANTHOS.

Tu me l'avais rendue ! Elle n'est plus qu'à moi !  
Je veux peser son crime au plateau de ma loi,  
Et j'ai, moi seul, le droit de dicter sa sentence.  
Par pitié !...

ORTIAGON.

Ma pitié, Xanthos, c'est mon silence !

XANTHOS.

Hélas ! homme cruel que je croyais humain !...

ORTIAGON.

Pourquoi fais-tu trembler ma justice et ma main ?

XANTHOS.

... Songe à ton fils ! et songe au mien qui te supplie.

*Ortiagon, lâchant brusquement Erippe qui se redresse  
pâle et chancelante et comme n'ayant plus conscience  
d'elle-même.*

Pars donc sans rien savoir... Évite Massalie !

*Regardant Erippe.*

Son départ peut suffire à l'intérêt salien...  
J'abandonne à tes dieux ton salut et le sien.

*Erippe, à ce mot, semble se ranimer pour retomber aussitôt  
dans les bras de Xanthos, comme privée de sentiment.*

*À ce moment une roche énorme, au fond de la grotte, tourne  
sur elle-même et laisse apparaître une ouverture lumineuse  
par où entrent des prêtres, tels que des ombres silencieuses.  
Le Grand Prêtre est un vieillard.*

## SCÈNE II.

### **Ortiagon, Erippe, Xanthos, le Grand Prêtre, plusieurs eubages.**

LE GRAND PRÊTRE, *s'avançant vers Xanthos,  
qui tient Erippe évanouie dans ses bras.*

À nos dieux comme aux tiens il faut cette victime,  
Xanthos. Et nous voici pour te montrer son crime.

*Se tournant vers Ortiagon.*

Toi, ta main a faibli, ton courage a tremblé...  
Nous venons affermir ton cœur renouvelé.

*Aux eubages.*

Vous, allez chercher ceux qui rendront témoignage.

*Les eubages sortent par le fond de la grotte.*

Toi, malheureux Xanthos, apprête ton courage.

*Erippe s'affaisse entre les bras de Xanthos puis tombe, étendue  
de tout son long sur l'herbe, au pied de l'autel. Xanthos  
s'agenouille auprès d'elle et soutient sa tête sur un de ses genoux.*

### SCÈNE III.

#### Le Grand Prêtre, Ortiagon, Xanthos, Erippe évanouie.

LE GRAND PRÊTRE.

Ortiagon, à l'heure où les feux du soleil  
Feront au fond du bois palpiter le réveil,  
Un écho merveilleux sortant de ces cavernes  
Nous portera des voix qui viendront des Arvernes.  
Les prêtres de là-bas, auxquels je suis soumis,  
Sans doute ont fait de toi le brenn des brenns unis...  
Nos devins l'ont prédit : ce chef, c'est toi sans doute,  
Mais tu tiens ton destin dans ta main droite... Écoute,  
Brenn, écoute d'un cœur attentif. Tu devras,  
Avant l'aube, immoler cette femme à Mithras.  
L'aube vient, fais ton cœur plus ferme que naguère...  
Sinon, j'aurai le droit de retarder la guerre  
Car nous ne mettrons pas le suprême pouvoir  
Entre les mains d'un chef qui ne sait plus vouloir.

*Une lueur apparaît tout au fond de la caverne.*

Dans ces cavernes s'ouvre et se cache la porte  
D'un temple qui s'étend sous le sol qui me porte.  
Et tout ce qui s'est dit autour de cet autel  
Est connu d'Ogmios, le vieillard immortel...  
Tu semblais prêt à faire aux dieux ton sacrifice.  
Faudra-t-il qu'à nos yeux ton courage faiblisse ?  
Quand tu devais agir, pourquoi donc parlais-tu ?  
Ta langue a démenti l'effort de ta vertu.  
Honte à qui parle, lorsqu'Æsus lève l'épée !

*Montrant Erippe.*

Il faut que, par ta main, Erippe soit frappée.

ORTIAGON, montrant Xanthos  
qui invoque sa pitié du regard.

Le moment est passé.

LE GRAND PRÊTRE.

Le moment est venu !

ORTIAGON.

Lorsque par moi tout seul son cœur était connu,  
J'étais juge. À présent, vous l'avez condamnée ;  
Achevez donc tout seuls sa triste destinée !

XANTHOS, arrêtant par un pli de sa robe  
le Grand Prêtre qui passe près de lui.

Moi j'attends la justice et j'implore tes dieux.

LE GRAND PRÊTRE à Xanthos.

Hélas !

*Haut à Ortiagon.*

Toi, sois un chef...

*À voix basse.*

Un trouble est dans tes yeux...

*Voyant entrer le barde.*

Voici le grand vieillard qui sait et qui devine.

*L'eubage du 3<sup>e</sup> acte entre parmi les autres, et suivi d'Eumène enchaîné. Chlodovir paraît avec ses soldats et ceux d'Ortiagon.*

*Un vieux barde, aveugle, conduit par un eubage, entre à son tour. L'eubage qui l'accompagne porte la harpe. Tous arrivent du fond de la grotte sacrée.*

**SCÈNE IV.**

**Les mêmes, l'eubage, eubages et prêtres, Eumène,  
Chlodovir, le barde, les soldats d'Ortiagon  
et de Chlodovir en armes.**

*Cette foule se dispose comme une assemblée de justice, dans un ordre que les eubages indiquent visiblement.*

*Le barde, assis, sur une roche, se dispose à chanter.*

LE GRAND PRÊTRE.

Écoutons le passé. C'est la leçon divine.

142

*À Ortiagon.*

Écoute bien le barde.

ORTIAGON.

Et que m'apprend-il ?

LE GRAND PRÊTRE.

Que la femme est un piège et l'unique péril.

*LE BARDE, après avoir préludé  
par quelques accords de sa harpe.*

La Cité ségobrige était la porte close

Qui gardait le peuple gaulois,

Ses foyers, ses autels, ses dieux, et ses grands bois,

Que l'Éridan féconde et que le Rhône arrose.

Avec vos glaives, ô guerriers,  
Faites sonner les boucliers.

LES SOLDATS, *d'une voix sourde.*

Avec nos glaives, ô guerriers,  
Faisons sonner nos boucliers !

*Ils font sonner légèrement leurs armes.*

LE BARDE.

Le port de Ségobrige a reçu la galère

Du jeune Phocéen Protis...

Ah ! lorsque le vieux Mann l'accueillit comme un fils,  
Le Rhône et l'Éridan ont frémi de colère.

Avec vos glaives, ô guerriers,  
Faites chanter les boucliers.

143

LES SOLDATS, *frappant sur leurs armes,  
moins légèrement que la première fois.*

Avec nos glaives, ô guerriers,  
Faisons chanter nos boucliers.

LE BARDE.

Au festin du vieux Mann et des Grecs de Phocide

Gyptis — qui, morte, pleure encor —

En l'honneur de Protis leva sa coupe d'or...

La gauloise guerrière aima le Grec avide.

Avec vos glaives, ô guerriers,  
Faites pleurer vos boucliers.

LES SOLDATS, *heurtant plus fortement sur leurs armes.*

Avec nos glaives, ô guerriers,  
Faisons pleurer nos boucliers.

LE BARDE.

Elle alla vers ce Grec, roi d'une infâme troupe...  
L'amour trahissait les Gaulois.  
Elle alla vers Protis... « Bois, lui dit-elle, bois ! »  
Hélas ! le sang de Gaule était dans cette coupe !  
Avec vos glaives, ô guerriers,  
Faites gémir les boucliers.

LES SOLDATS, *faisant rendre à leurs armes un son plaintif.*

Avec nos glaives, ô guerriers,  
Faisons gémir les boucliers.

LE BARDE.

D'orge et de miel gaulois le Grec se rassasie...  
Il fonde une ville en riant  
Et Massalie, hélas ! porte de l'Orient,  
Livre la Gaule ouverte aux marchands de l'Asie.  
Avec vos glaives, ô guerriers,  
Faites gronder les boucliers.

LES SOLDATS, *heurtant à grand bruit leurs armes.*

Avec nos glaives, ô guerriers,  
Faisons gronder les boucliers.

ORTIAGON.

Nous savons tout cela. Pourquoi me le redire ?

LE BARDE.

Le malheur de Gyptis fut grand. Le tien est pire !

ORTIAGON, *vivement.*

J'ai rendu mon esclave à Xanthos, son époux.

LE GRAND PRÊTRE.

Frappe-la de ta main.

ORTIAGON.

Que ne la frappez-vous !

*Un silence.*

LE GRAND PRÊTRE.

Apprends d'abord comment elle a trahi son maître.

ORTIAGON.

Moi ?

LE GRAND PRÊTRE.

Oui.

ORTIAGON.

Comment ?

*Le Grand Prêtre, montrant l'eubage qui, sur un signe,  
s'avance avec Eumène enchaîné.*

Ceux-ci te le feront connaître.

*Sur un signe du Grand Prêtre, l'eubage interroge Eumène.  
Ortiagon écoute de l'air d'un juge suprême. Il va s'asseoir près  
du Grand Prêtre, sur un bloc de roche, au pied d'un chêne.*

L'EUBAGE, *à Eumène.*

La Milésienne et toi vous aviez découvert  
Un retrait, à l'abri d'un lierre toujours vert,

*S'adressant plus particulièrement au Grand Prêtre et à Ortiagon.*

Et d'où l'œil voit la plaine, à travers les ramures.  
Un écho m'apportait leurs plus légers murmures,  
Car la pierre mobile, où tous les deux, assis,  
Se parlaient d'un ton bas, mais en termes précis,

*Désignant le fond de la grotte, où tremble une lueur au seuil du temple.*

— Comme celle-ci, — cache une grotte sacrée,  
Et dont aux prêtres seuls elle livre l'entrée.  
Et tandis que leurs yeux trompés erraient au loin,  
Moi, près d'eux, avec eux, invisible témoin,  
J'étais là, sous leurs pieds, auprès de la statue,  
Souterraine, du dieu qui parle — mais qui tue.  
Ogmios épiait avec moi leurs complots,  
Lui qui dompte les cœurs plus troublés que les flots,  
Lui qui les épouvante à sa guise, ou les touche,  
Au bruit des chaînes d'or qui sortent de sa bouche,  
Lui, l'expérimenté que l'on ne trompe point,  
Et qui, tel Héraklès, a la massue au poing.

LE GRAND PRÊTRE.

Dis-nous ce qu'elle a dit.

L'EUBAGE.

« Chlodovir, disait-elle,  
« Quand l'eubage stupide eût calmé leur querelle  
« Me rejoignit, docile au signe de ma main ;  
« L'heure, il l'ignore encor, mais le jour c'est demain.  
« Il le sait ; et demain, ma mission finie,  
« Tout m'étant révélé par les voix d'Arvernie,

« Je te retrouverai malgré tous les dangers,  
« Mais lorsque les deux brenns se seront égorgés. »

*Mouvement d'indignation dans la foule.*

LE GRAND PRÊTRE, à Eumène.

Tu ne récusés rien de ce qu'a dit l'eubage ?

EUMÈNE.

Et comment m'élever contre un tel témoignage !  
Dans la nuit que répand la forêt dans ce lieu,  
Juste au-dessous du temple où m'épiait le dieu,  
J'attendais le moment de m'enfuir vers ma ville.  
Erippe s'éloignait. Tout paraissait tranquille,  
Quand tout à coup, la roche énorme ayant tourné,  
Je vis le seuil du temple et j'y fus entraîné.  
Tout est vrai. Je n'en puis récuser vos oreilles.

LE GRAND PRÊTRE.

Tu l'entends, Chlodovir ? — Erippe et ses pareilles,  
Les filles de Protis...

*À Ortiagon.*

— Tu l'entends, brenn puissant —  
Perdront la Gaule. Un vice est caché dans leur sang.

*À Chlodovir.*

Toi, je t'ai fait venir afin que tu comprennes.

CHLODOVIR.

Les prêtres ont pour eux les ruses souterraines,  
Mais moi, je ne pouvais deviner et prévoir.

LE GRAND PRÊTRE.

Se méfier des Grecs, c'est le premier devoir...  
Les projets belliqueux dont nous faisons mystère,  
On te les confia ? tu n'as pas su les taire.  
Erippe les connut par toi ?

CHLODOVIR.

Par moi, c'est vrai.

LE GRAND PRÊTRE.

Le secret de la Gaule est un dépôt sacré.

LE BARDE, *prenant la défense de Chlodovir.*

Mais la femme est perfide, et sa ruse infinie.

LE Grand PRÊTRE, *à Chlodovir.*

Et — qu'en dis-tu ? — faut-il qu'Erippe soit punie ?

CHLODOVIR, *avec fermeté, baissant la tête.*

Traître à la Gaule.

*Tous, en rumeur sourde.*

À mort la Milésienne ! à mort !

EUMÈNE, *s'avançant.*

Étant Grecque, elle a pu vous trahir sans remords.

ORTIAGON.

Cet homme dit vrai ! mais... où t'ai-je vu naguère ?

EUMÈNE.

J'espionnais aussi. C'est la loi de la guerre.

ORTIAGON.

Un Gaulois, lui, n'eût pas trahi.

EUMÈNE.

Suis-je un Gaulois ?

ORTIAGON.

Je connais ton visage et je connais ta voix ?

EUMÈNE.

Je te fus, certain jour, proposé comme esclave.

ORTIAGON, *se souvenant.*

Ah !

*Murmures. À la foule, avec autorité :*

Silence !... Ce fut sa façon d'être brave.

EUMÈNE.

Chlodovir m'acheta.

*Un silence.*

Je ne dirai plus rien.

ORTIAGON, *vivement.*

Tu ne veux pas trahir une Grecque ? c'est bien.  
... Mais tu sus nos projets par cette Milésienne,  
Est-ce vrai ?

EUMÈNE.

Ta patrie, ô brenn, n'est pas la sienne !

Quand tu la pris de force à ses foyers, un jour,  
Tu lui donnas le droit de haïr dans l'amour.

ORTIAGON, *après avoir réfléchi.*

C'est vrai...

*Un silence.*

Mais n'es-tu point un chef dans Massalie ?  
Car ton maintien est fier et ta langue polie ?

EUMÈNE.

Je suis un chef.

ORTIAGON, *dédaigneux.*

Un chef... de marchands !

EUMÈNE, *fièrement.*

Les cités

N'ont que par nous de l'or et des prospérités.  
Lâche sans nous, la paix, par nous, devient féconde.  
Les marchands tels que moi sont la gloire du monde.  
Laissons les sangliers vivre seuls dans les bois...  
Nous, marchands grecs, nous vous apportons, dur Gaulois,  
Une beauté, des arts, qui sont notre héritage.  
Nous admirons en vous la force et le courage,  
Mais nos dieux sont plus beaux ; et nos autels, plus beaux  
Et tout blancs, ne sont pas d'effroyables tombeaux...  
Et je te parle au nom de Phoïbos, par son aide,  
Et pour répondre aux durs accents de ton aède.

ORTIAGON.

Ton audace me plaît. J'honore tes aveux.  
Soldats, qu'on le délivre à l'instant.

*Les soldats hésitent. Il se lève.*

Je le veux.

*Les soldats rendent la liberté à Eumène.*

*À Eumène :*

Et maintenant va dire à tes Massaliotes  
Que je ne crains ni leurs cavaliers ni leurs flottes.

EUMÈNE.

Suis-je donc libre, brenn ?

ORTIAGON.

Libre, oui.

EUMÈNE.

Permetts-moi

De demeurer ton hôte encore un peu.

ORTIAGON.

Pourquoi ?

EUMÈNE.

Ma parole, Gaulois, peut servir cette femme...

ORTIAGON.

Soit.

*D'une voix retentissante.*

Sache donc ce qu'elle a fait de plus infâme.

ERIPPE, *relevant la tête.*

Ce n'est pas de t'avoir aimé, toi, jeune et fier,  
Ni d'avoir, ne pouvant combattre avec le fer,  
Vaincu par le sourire attirant de sa bouche  
Le soldat qui la mit de force dans sa couche !  
Et ce n'est pas d'avoir l'un contre l'autre armé  
Les deux brenns, chacun d'eux se croyant seul aimé...

*Erippe, se traînant vers lui sur les genoux.*

Ne dis pas ! ne dis pas ce secret, ô mon maître !...  
Il n'est qu'à nous ! tu fus le seul à le connaître !

ORTIAGON.

Tu vois, Xanthos ! depuis un long moment, pieux  
Et tendre, tu versais tous les pleurs de tes yeux  
Sur son beau corps, pareil à celui d'une morte !  
Eh bien, elle feignait la mort, comme un cloporte,  
Ou comme l'araignée immonde ou l'escarbot !  
Cette morte écoutait nos discours mot par mot !  
Cette morte en pesait le sens et la menace !  
La voici réveillée ?... Elle entendra mieux !

ERIPPE.

Grâce !

Pardon ! pardonne-moi, je t'aime et je t'aimais !  
Je serai ta fidèle esclave désormais.  
Arrête encor, suspens ta fureur légitime !  
Après, tu frapperas ta tremblante victime,  
Mais sans remords, ayant prudemment écouté  
Celle dont ta puissance a conquis la beauté...  
Un guerrier frappe-t-il froidement une femme ?  
J'avoue, à tes genoux, les fureurs de mon âme.  
Oui, je te haïssais et je t'aimais pourtant !

Pardonne sa démente à mon cœur repentant...  
J'ai fait tout ce qu'on dit — mais, femme et Milésienne,  
En haine d'être esclave et de me sentir tienne,  
Tienne, de par Éros, qui m'affole le cœur !  
Et je me hais encor de chérir mon vainqueur,  
Et j'ai, dans un moment de rage, de folie,  
Invoqué contre toi la guerre et Massalie !

EUMÈNE.

La louve !... Elle attendait l'heure d'être au plus fort !

ORTIAGON, à Xanthos.

Qu'en dis-tu, Milésien ?

*Xanthos se voile lentement le visage d'un pan de sa robe et demeure ainsi voilé, assis, immobile, comme une statue de la honte et de la douleur.*

Et vous, Gaulois ?

TOUS.

À mort !

À mort la Milésienne ! à mort la Milésienne !

Erippe, à Ortiagon.

Frappe dans cet instant, maître... je mourrai tienne !

ORTIAGON, d'une voix très haute.

Elle a trahi la Gaule ?

EUMÈNE.

Et Massalie !

TOUS.

À mort !

ORTIAGON.

Eh bien, elle a commis un plus grand crime encor !  
Et je la punirai, pour ce forfait unique,  
Comme le grand Brennos châtia Démonique.

À Erippe.

M'as-tu dit de tuer ?...

ERIPPE, à ses pieds, courbant la tête.

Tais-toi ! tais-toi ! tais-toi !

ORTIAGON, penché sur elle et achevant sa révélation.

Le père de ton fils ?... L'as-tu dit ? Et pourquoi ?  
N'avait-il pas bravé les vents, la mer sauvage,  
Pour courir te chercher sur mon lointain rivage ?  
N'avait-il pas laissé son fils et sa maison  
Pour porter au Gaulois l'incertaine rançon ?  
Et ne m'as-tu pas dit : « Il a dans sa ceinture  
De l'or qu'il cache ?... il faut punir cette imposture  
En lui prenant son or... après l'avoir tué ?... »  
*Xanthos sanglote sous son voile.*

L'as-tu dit ?

ERIPPE, d'une voix sifflante.

Je l'ai dit !

ORTIAGON, d'une voix solennelle.

Ce forfait avoué,  
C'est celui pour lequel je frapperai moi-même.

*Erippe, toujours à genoux jusque-là, se met tout debout brusquement et, se jetant d'un bond sur le brenn, elle l'enlace tout entier d'une étreinte à la fois furieuse et caressante, avec des soupleses de serpent. Elle demeure collée à lui, sa tête contre le cou du Gaulois, ses pieds ne touchant plus terre. Ortiagon fait deux ou trois pas, chargé de ce fardeau, dont il essaye d'abord de se défaire, puis, comme malgré lui, il ferme les bras sur elle.*

ERIPPE, enlacée à Ortiagon.

Frappe donc sur ton cœur ton esclave qui t'aime !  
Frappe ! Elle en a plutôt le désir que l'effroi !  
Frappe ! Elle tombera, les yeux fixés sur toi,  
De l'amour à la mort, de l'abîme à l'abîme !  
Mais juge au moins l'amour à la grandeur du crime :  
Ce forfait, le plus vil, le plus lâche à tes yeux,  
C'est celui que déjà m'ont pardonné les dieux,  
Eux qui savent y voir, dans l'équité certaine,  
La preuve — horrible, hélas ! — d'une amour plus qu'humaine !

ORTIAGON.

Hélas ! hélas !

TOUS.

À mort, la Milésienne, à mort !

ERIPPE, collant sa bouche à l'oreille du brenn.

Sauve-moi ! tu le peux, toi si grand ! toi si fort !

ORTIAGON, se lamentant et chancelant sur les étreintes  
d'Erippe qui s'accroche à lui comme une noyée.

Elle est faible ! Elle pleure ! et j'ai dormi près d'elle.

LE GRAND PRÊTRE, *les montrant du doigt.*

Regardez : l'avenir de la Gaule chancelle...

*S'avançant vers Ortiagon.*

Pour l'étouffer, tu n'as qu'à replier ton bras !

ORTIAGON, *essayant en vain d'arracher de lui  
les bras de la Milésienne.*

La frapper sur mon cœur, prêtre, je ne peux pas !

LE GRAND PRÊTRE, *d'une voix fatidique.*

Nul ne vengera donc sa patrie outragée ?

CHLODOVIR, *s'avançant, couteau tiré.*

Si, moi !

EUMÈNE, *s'avançant, couteau tiré.*

Moi !

XANTHOS, *se levant et se dévoilant d'un seul geste.*

Moi !

ORTIAGON.

Non, moi !

*Il frappe Erippe, toujours suspendue à son cou. Elle pousse un grand cri et, se détachant de la poitrine du brenn, elle en tombe comme un vêtement vide.*

C'est fait.

*Il la regarde. Immobile d'abord à ses pieds, elle se tord tout à coup et se relève un peu sur elle-même.*

ERIPPE, *d'une voix étouffée, qui va montant  
et brusquement se casse.*

Je meurs vengée !...

Ton fils — écoute ! — avec ce dard empoisonné,  
Que les marchands égyptiens m'avaient donné,

ORTIAGON.

Dieux !

ERIPPE, *brandissant la longue épingle qu'elle a prise  
dans sa chevelure.*

Je l'ai, moi, piqué, là, derrière l'oreille...  
C'est ma haine qui fut la venimeuse abeille !...  
Gaulois, j'ai... dans ton fils... tué l'espoir gaulois !

ORTIAGON, *et la foule entière, frémissant d'horreur.*

Dieux !

*Xanthos s'accroupit auprès du cadavre.  
À ce moment, les voix des guetteurs gaulois, prolongées à  
l'infini par les échos, sortent des cavernes.*

LE GRAND PRÊTRE.

Silence ! — j'entends venir les grandes voix.

*Aux eubages et aux soldats.*

Que les deux étrangers quittent le camp sur l'heure.

XANTHOS, *d'une voix plaintive.*

Ne puis-je ensevelir ce corps sanglant ?

LE GRAND PRÊTRE, *apitoyé, à Xanthos.*

Demeure.

*Eumène sort, sous la garde de plusieurs soldats.*

**SCÈNE V.**  
**Les mêmes, moins Eumène.**

*Les voix des guetteurs se répètent toujours plus distinctes, s'enflent peu à peu, puis se font retentissantes jusqu'à sembler toutes proches.*

LE GRAND PRÊTRE.

Ces cris, qui sont venus de sommets en sommets,  
Te nomment brenn des brenns.

*Les voix résonnent, formidables. Le Grand Prêtre étend les mains sur Ortiagon.*

Sois sacré pour jamais !

*Les voix se font plus douces. Les premiers feux de l'aurore transpercent les feuillages.*

Regardez ! le jour monte et l'écho s'enfle encore.  
Écoutez tous ! Ces voix sont la voix d'une aurore.

*L'aurore se lève. La forêt s'illumine, toute criblée par les flèches du jour naissant. Les prêtres se tournent vers le soleil, que tous les soldats saluent de l'épée.*

ORTIAGON, tourné vers la lumière de l'aurore qui l'enveloppe  
tout entier et fait resplendir sa cuirasse d'or.

L'appel de ta lumière a délivré mon cœur,  
Belen ! dieu renaissant ! dieu tôt ou tard vainqueur !  
Et les libres Gaulois vaincront sous tes auspices,  
Guerrier d'or ! flamboyant chasseur de maléfices !  
... Chlodovir !... saluons tous deux, d'un cœur pareil,  
Les seuls dieux du Gaulois : la Guerre et le Soleil !

RIDEAU

## IL Y A CENT CINQUANTE ANS : UN POÈME APOCALYPTIQUE !

**Dominique AMANN**

Après les événements tragiques de la guerre franco-allemande puis de la Commune de Paris, Jean Aicard ne regagna la Capitale qu'à la fin du mois de novembre 1871 et s'installa avec sa sœur dans un confortable appartement au n° 55 de la rue Bonaparte.

Il rejoignit le cercle des Vilains Bonshommes et, le samedi 2 décembre, leur fit lecture de *Pygmalion* et de *La Mort de don Juan*. Il se lia d'amitié avec Camille Pelletan, devenu après la guerre un des radicaux les plus intransigeants, journaliste très ardent et collaborateur du *Rappel*. Le lundi 10 décembre, il dîna chez Victor Hugo qu'il rencontra pour la première fois : « J'ai dîné hier chez Victor Hugo. Il est simple, amical, doux, indulgent. Aucune pointe d'orgueil n'a percé durant les trois heures que j'ai passées chez lui. Il défend qu'on parle avec malveillance de tel et tel personnage qui le maltraite, lui, ou qui tient à un parti absolument opposé. Il m'a charmé.<sup>1</sup> »

Au début de l'année 1872, il commença à vivre de sa plume par les articles qu'il fournissait à divers journaux : il entra comme rédacteur au *Peuple souverain*, fondé par Victor Hugo,

---

<sup>1</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance ; lettre de Jacqueline André à Amédée André, mardi 12 décembre 1871.

simple feuille démocratique à cinq centimes, qui parut à partir du 16 mai 1872 ; et il poursuivit sa collaboration avec d'autres périodiques, comme *L'Égalité de Marseille* ou *L'Espagne nouvelle*. Il prit également la direction de *La Renaissance littéraire et artistique* dont le premier numéro parut le 27 avril. Participant ainsi à la vie littéraire de la Capitale, Jean cherchait à s'y faire une situation.

Il travaillait également à deux grands poèmes, *Vision* et *Le Fleuve de sang*, d'un genre très différent de ce qu'il avait fait jusque-là et dans une inspiration très hugolienne.

*Vision* n'est connu que par un seul manuscrit autographe<sup>2</sup>, daté à la fin « Paris janvier 1872 ». Au bas du dernier feuillet, le poète a ajouté cette mention : « J'ai lu ces vers à Sully Prudhomme en 1872. M. André était avec moi. Sully me dit : "Si j'avais fait ces vers, je me reposerais pendant un an." Pourquoi en fut-il si frappé ? — il envoya aussitôt, tout spontanément, ces vers à la *Revue des Deux Mondes* qui refusa disant : "Donnez-nous quelque chose de moins apocalyptique". »

Dans cette vision effectivement très apocalyptique, au souffle épique, l'auteur poursuit son incursion dans le domaine de la poésie philosophique et même métaphysique.

À la fin de l'année, il achevait également un autre poème de la même veine, déjà sur le chantier en avril<sup>3</sup>, *Le Fleuve de sang*,

---

<sup>2</sup> AICARD (Jean), *Vision*, titre alternatif *Le Jugement dernier*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », pièce n° 370, manuscrit autographe, dix feuillets. — Poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 125-131.

<sup>3</sup> Cf. la lettre autographe signée, datable d'avril 1872, adressée par Jean à Amédée André : « je voudrais finir mon poème *du Sang* » (archives munici-

où le Progrès et le Poète rencontrent le Mal sous toutes ses formes : « Vous devez travailler à votre *Fleuve de sang*, à vos *Poèmes de Provence*, à vos poèmes philosophiques et cosmogoniques où vous drapez le vieux bon Dieu d'une si belle façon. <sup>4</sup> » — « M. Aicard publiera dans la *Renaissance*, organe accrédité de la nouvelle école littéraire, une œuvre philosophique d'une haute portée. Nous voulons parler du *Fleuve de sang*, un poème de tout près de cinquante vers, où M. Aicard prouvera que chez lui le penseur ne le cède en rien au formiste. <sup>5</sup> » En fait, *Le Fleuve de sang* prit des proportions inattendues et ne trouva place dans aucune publication du vivant de l'auteur...

Ce poème existe en deux versions :

— 1<sup>o</sup> archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrit VII », n° 2 ; elle a été constituée par reprise d'une version n° 1, découpée et reconstituée par des collages, avec des suppressions et des rajouts intercalés et à laquelle il manque vingt-quatre vers ;

— 2<sup>o</sup> archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier « Manuscrits XXI », très belle mise au net qui reprend intégralement la version précédente mais à laquelle plusieurs pages manquent !

La confrontation des deux versions m'a permis de reconstituer le poème entier.

---

pales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, dossier « Correspondance à Jean Aicard concernant son poste de directeur-gérant de *La Renaissance* en 1872 »).

<sup>4</sup> Lettre autographe signée de François Dol à Jean Aicard, mercredi 30 octobre 1872 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 2155, 4 pages.

<sup>5</sup> *Le Toulonnais*, 38<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 813, dimanche 8 décembre 1872, page 3, colonne 1 ; article signé « FRANC DE NAVIOD », pseudonyme littéraire du colonel Francis Pittié.

*Le Fleuve de sang* aurait pu être intitulé *L'Apocalypse des Damnés* car il montre une sorte d'enfer où croupissent les criminels, assassins, meurtriers qui expient là les forfaits perpétrés tout au long de leur existence.

On peut voir, dans ces deux œuvres, une forte influence hugolienne. Le Maître était revenu de son exil, Jean Aicard pouvait le voir, s'entretenir avec lui... et se laisser gagner par sa pensée :

« Ses œuvres sont de celles qui frappent profondément l'esprit et sollicitent la réflexion et l'étude. Il n'est personne qui, en lisant ses productions, ne se rappelle les poésies de Victor Hugo auxquelles elles ressemblent vaguement et par la hardiesse de la forme et par l'audace des oppositions.

« Victor Hugo est en effet le maître de prédilection de Jean Aicard. Le jeune poète s'identifie la pensée du génie, il rugit ses colères et pleure ses larmes, lorsque, les Châtiments à sa main, il traduit l'œuvre du grand poète français devant un auditoire enthousiasmé.

« Traduire est certainement le mot propre, car je n'ai jamais si bien compris Victor Hugo que lorsque Jean Aicard se faisait son interprète. <sup>6</sup> »

Il est dommage qu'aucun périodique n'ait voulu publier cette poésie forte, peut-être un peu hallucinée ou « apocalyptique », mais invitant à sonder le mystère fondamental.

---

<sup>6</sup> *Le Carillon, journal artistique, littéraire et satirique*, 4<sup>e</sup> année, n° 44, dimanche 27 octobre 1872, page 1 colonnes 1-3 et page 2 colonne 1, article « Silhouettes toulonnaises. X. Jean Aicard », signé « Bénézi ».

**JEAN AICARD**

## **LE FLEUVE DE SANG**

Où vas-tu, cavalier ? — Ô vieillard, je l'ignore.  
Je conduis mon cheval du côté de l'aurore,  
Et tel je veux marcher jusqu'à la mort, pour voir  
Un grand but inconnu dont j'ai le vague espoir.  
— Tu vas à l'idéal ? quel est ton nom, jeune homme ?  
— Le monde que j'amuse, en souriant, me nomme  
Le *Poète*. Mais toi, vieillard, qui parais las,  
Veux-tu me dire aussi d'où tu viens, où tu vas,  
Et ton nom vénéré chez les hommes, sans doute ?  
— Mon nom est le *Progrès*. Or, je suis las — Écoute :  
J'ai visité les pics, les ravins, les coteaux,  
Les sapins nus, tremblants et maigres des plateaux,  
Les mines sous la terre où nul rayon ne plonge  
Et les glaciers luisant au soleil qui les ronge.  
Les pieds meurtris, courbé, mais tenant tête aux vents  
J'ai marché, l'œil fixé sur les soleils levants,  
En moi-même écoutant l'avenir naître et vivre.  
J'ai soumis le tonnerre et j'ai créé le livre.  
Pour passer sous les monts j'en ai creusé le roc  
Et tout en descellant un bloc après un bloc  
J'en soutins le fardeau branlant sur mon épaule.  
Je veux marquer mes pas de l'un à l'autre pôle.  
Quoique vieux, je suis fort et j'avance toujours ;  
J'ai passé sur le trou béant des volcans sourds

Et sur leurs flancs mouvants où fermente la lave.  
Quand la mer se révolte et qu'un peuple est esclave,  
Je soulève le peuple et je dompte la mer.  
J'ai construit des esquifs qui s'enlèvent dans l'air,  
Et cinglent sous le vent vers les profondeurs bleues.  
Je suis très las. Hier, j'ai fait quatre cents lieues ;  
Cette nuit, j'ai pesé des astres dans ma main ;  
C'est pourquoi tu me vois assis sur ton chemin.  
Voilà bien vingt mille ans que je me mis en marche !  
— Ne puis-je rien pour toi, réponds, ô patriarche ?  
Mon cheval nous pourrait porter où tu voudras.  
— Je le veux bien, mon fils, car je vais où tu vas,  
Tu cherches comme moi les sources de l'aurore.

166

Et le cheval au fond d'une gorge sonore  
Emporte sur ses reins frémissants et soumis  
Vers l'Orient sacré les voyageurs amis.  
Ils vont, l'enfant en selle et le vieillard en croupe ;  
Se soutenant l'un l'autre ils courent, pâle groupe,  
Et leur bruit insolite éveille dans leurs trous  
Tous les oiseaux de nuit, les serpents et les loups.  
Ils courent, sans jamais regarder en arrière.  
L'œil ardent du cheval jette de la lumière,  
Lorsqu'au fond des ravins ils descendent, si bas  
Que l'éclat du soleil vaincu ne les suit pas.  
On dirait tout un vol d'aigles dont l'aile vibre,  
Car lorsque, par instants, le chemin n'est plus libre,  
Le cheval, soulevé sur les rocs à grand bruit,  
Élargit et referme aussitôt, dans la nuit  
Qu'éclaire en même temps le feu de ses prunelles,  
L'épanouissement lumineux de deux ailes.

Mais où vont-ils ainsi, par ces sentiers obscurs ?  
Du chemin qu'ils ont pris, du moins, sont-ils bien sûrs ?  
Leur cheval est ailé. Ne peut-il, dans la joie,  
Dans l'azur du plein ciel, leur frayer une voie ?  
Il passe ventre à terre et ne prend point essor ;  
Il descend même au fond du val, plus bas encor :  
C'est que les cavaliers savent que dans ces ombres  
Un chaos d'êtres : pierre inerte aux regards sombres,  
Le minerai rêvant d'être l'arbre au printemps ;  
L'arbre triste, envieux des animaux broutants ;  
Le végétal fait chair ; la chair sensible à peine ;  
Des animaux ayant, hideux, la forme humaine ;  
Le bien mouvant, du mal immobile indistinct ;  
Des bêtes ayant l'âme et des hommes l'instinct ;  
L'animal singeant l'homme et l'homme à face auguste  
Créant son dieu qu'il fait à son image — injuste ;  
C'est qu'ils savent que là l'invisible idéal  
Se tord sous l'épaisseur de son œuf bestial ;  
Qu'un amas de matière y vit, y meurt, y souffre ;  
Et qu'en ce sombre abîme où leur course s'engouffre,  
Dans ce ravin profond, pour tout un monde noir,  
Leur lumineux passage est un éclair d'espoir !

167

Tout à coup, ils se voient enveloppés de brume ;  
On dirait que le sol est en cendres et fume ;  
Un brouillard blanc vers eux monte et pâlit la nuit ;  
L'écho qui les suivait ne double plus leur bruit ;  
Les cavaliers surpris de leur route incertaine,  
Ont depuis un instant débouché dans la plaine.  
Là, la brume est un dôme, et, mouvante prison,  
Leur clôt à mille pas autour d'eux, l'horizon.

Ils pressent le cheval, l'éperon sur son ventre,  
Mais du cercle qui marche ils sont toujours le centre.  
Et quand ils croient enfin qu'ils s'en évaderont,  
Le cheval se cabrant, rebelle à l'éperon,  
Tout hennissant, bondit, recule et puis s'arrête ;  
Le frein peut seulement faire dresser sa tête ;  
C'est en vain qu'on lui rend la bride ; il ne veut pas,  
Non plus qu'un bloc de pierre, avancer d'un seul pas.  
Alors le doux vieillard lui parle, prie et presse,  
Et, frappant de la main ses beaux flancs, les caresse.  
L'animal, d'un pas lent et comme avec ennui,  
À cette voix reprend son chemin malgré lui.  
Bientôt, — il tente encore une halte ; il recule,  
Et piaffe, mais la voix du vieillard le stimule :  
Le cheval obéit ; il avance de flanc,  
À regret, puis enfin s'arrête encor, tremblant.  
Ils sont au bord d'un brusque abîme. Nul ne bouge.

À leurs pieds, lent et lourd, un fleuve coule, — rouge.

Il va du Nord au Sud et coupe leur chemin.  
C'est un courant épais et chaud de sang humain ;  
On en voit, par moments, sortir une buée  
Qui monte et s'élargit en immense nuée.  
De là sort le brouillard. Les voyageurs, tous deux,  
Se sentent pris d'horreur pour ce fleuve hideux,  
Où des corbeaux criards, lissant leur aile noire,  
Des vautours, des condors, des aigles, viennent boire.  
La rive et le courant, plus loin, sont de niveau ;  
Là, debout, ignorants de la fraîcheur de l'eau,  
Les arbres sont gorgés et leur écorce crève

Du flux trop abondant de leur horrible sève.  
Troncs, feuilles, fleurs et fruits sont gras et rougissants  
Et la hache en ferait sortir un flot de sang.

Pour dépasser ce fleuve au-delà de sa source,  
Le cheval, au rebours du courant, prend sa course,  
Ramené par l'appel impérieux du mors  
Chaque fois qu'il s'écarte un peu trop loin des bords.  
Plus de terre ; en foulant des rocs plats et du sable,  
Ils arrivent au pied d'un mont infranchissable  
Qui, par une caverne étrange, lentement,  
Dégorge à flots épais son liquide écumant.  
Le mont dont des vapeurs voilent la vague forme  
Vomit le fleuve entier par cette gueule énorme.  
Un homme est là, tout nu, près du bord, vieux, très vieux,  
Assis, genoux aux dents, des larmes dans les yeux ;  
Sa barbe rouge pend ; son échine se courbe.

Le cheval marche à lui, mais il glisse et s'embourbe  
Dans une fange infecte où se prennent ses pieds ;  
Leur route est là pourtant ! — « Ô qui que vous soyez,  
Arrêtez-vous ! » — « Vieillard, dis-nous donc où nous sommes ? »  
— « Vous voyez tout le sang répandu par les hommes ;  
« De tous les points du monde il s'infiltré et descend  
« Sous la terre et ressort ici, fleuve de sang.  
« Il est large et profond, mais les meurtres vulgaires  
« N'ont créé qu'un ruisseau fait fleuve par les guerres.  
« Ici, les assassins et les voleurs des bois,  
« À voir les flots de sang versés par les grands rois,  
« Pensent qu'ils furent trop châtiés, chez les hommes ! »  
— « Mais toi, quel est le nom maudit, dont tu te nommes ? »

— Moi, le lit de ce fleuve est creusé de ma main ;  
« Je préside à sa source et mon nom est : Caïn. »

À ce nom, le cheval hennit et prend la fuite.  
Les héros pour passer le fleuve qui s'irrite  
Le pressent, mais en vain ; il s'arrête, debout  
Sur la berge élevée : à leurs pieds gronde et bout  
Le fleuve ; le flot pourpre accourt, reflue et coule.

Une île est devant eux ; sur cette île, une foule.

Ce sont les meurtriers en proie au châtement.  
Tous sont nus. Quelques-uns, couchés sans mouvement,  
Attendent que le flot qui s'avance les touche,  
Pour se dresser soudain furieux, l'œil farouche ;  
D'autres crispent leur poing fermé contre les cieus ;  
D'autres, les bras levés, implorent tous les dieux ;  
Ceux-ci, se disputant pour refuge une pierre  
Que le fleuve grossi gagnera la dernière,  
Se battent enlacés, l'un l'autre se mordant ;  
Leur chair est frémissante et souffre sous la dent,  
Mais le sang n'en sort pas ; les coups peuvent se suivre :  
Ils ne se tueront point, leur peine étant de vivre.  
Ceux-là sont tout pensifs, résignés au remords ;  
D'autres nouveaux venus, fanfarons de la mort,  
N'étant pas encor soûls de sang, vont, en tumulte,  
S'y plonger à l'avance et lui jeter l'insulte.  
Le fleuve bouillonnant, s'enfle et monte contre eux  
Et l'île, qui décroît autour des malheureux,  
Étant de sable fuit sous leur pied qui la presse.  
Ils enfoncent, pareils aux marins en détresse  
Qui voient monter le flot monstrueux et la nuit,

Tandis que leur salut sous eux s'affaisse et fuit.  
Les conquérants sous qui frémit toute la terre,  
Sont là, tremblants, eux qui, dans l'orgueil militaire,  
Pour un sceptre de roi, pour la gloire, pour rien,  
Faisaient mourir un peuple et lui disaient : c'est bien !  
Du sauvage Nemrod au superbe "Alexandre",  
Tous ceux contre lesquels quelqu'un dut se défendre  
Sont là, dans cette foule infâme d'inconnus,  
Et nul ne les pourrait désigner, ils sont nus.  
Là sont les rois pasteurs, les princes et les prêtres  
Décimant leur troupeau pour en rester les maîtres.  
Fausseurs de conscience, ils avaient des soldats  
Qui, trompés, s'avançaient en héros sur leurs pas,  
Et dont le sang coula comme l'eau des fontaines !...

Gloire à ces morts sacrés, soldats ou capitaines,  
Qui pour une chimère ayant bien combattu  
Du mépris de mourir enseignent la vertu !  
Honneur surtout à ceux que trahit la victoire,  
Et qui, contre ces vains esclaves de la gloire,  
Luttèrent, défenseurs du foyer respecté,  
Conquérants de la mort nés pour la liberté !  
Gloire à tous les martyrs, à ceux de l'erreur même,  
Mais malédiction sur leur maître, anathème  
Par dessus les vaincus et les peuples vainqueurs  
Au Génie effrayant qui broya tous ces cœurs  
Et fit couler le sang comme l'eau des fontaines !...

Ce sang, fait fleuve ici, plein de cris et de haines,  
Accourt, tout tiède encor ; il vit, il a des yeux,  
Il veut, il pense, il monte ; il se venge, joyeux !

Le vent donne sa voix au flot qui se soulève,  
« Justice ! faisons-nous justice ! » et dans leur rêve,  
Ils subissent, ces grands créateurs de déserts,  
Tous les maux que par eux les hommes ont soufferts !  
Ces faiseurs de néant, souffrent, têtes penchées,  
Le vent qu'ils déchaînaient sur les moissons couchées !

Ces spectres, Attila, Tamerlan, Gengis Khan,  
Genséric accouraient ainsi qu'un ouragan,  
Allumant sur leurs pas de la montagne aux grèves  
L'incendie, et faisant siffler le vent des glaives !  
Où passaient leurs chevaux l'herbe ne poussait plus ;  
Ils couraient, et les Huns fauves aux bras velus  
Hurlant et torche au poing derrière eux, hordes viles,  
Laisaient l'écroulement fumeux de cinq cents villes.  
Et sous leurs tourbillons roulant avec fracas  
S'abattaient des forêts d'hommes tordant leurs bras !

À présent l'ouragan qu'ils commandaient eux-mêmes  
Se retourne contre eux qui sont pleins de blasphèmes.  
Ils comprennent que cet éclair qui naît et fuit  
C'est la prompte lueur, livide dans la nuit,  
D'une arme à feu qui part ou d'un reflet d'armures,  
Et la foudre lointaine encore, aux sourds murmures,  
Qui s'approche et soudain roule ses longs éclats,  
Répète un bruit de chars tressaillants et de pas ;  
C'est une armée en marche, un choc, une mêlée,  
Un dur piétinement sur la terre ébranlée ;  
Des éclats de buccins, des coups, fer contre fer,  
Et la voix des canons d'acier dont tremble l'air.

Tel sur le fleuve rouge un sombre orage gronde,  
Plein du sinistre écho des colères du monde ;

Les châtiés, noyés jusqu'au cou dans le sang,  
Pâles, terrifiés du tumulte croissant,  
Ont senti, dans le vent déchaîné sur leur tête,  
Des sanglots de douleur qui se sont faits tempête.  
Le couple voyageur voit dans l'espace noir  
L'aile aux ongles crochus du sombre désespoir  
Planer sur ce troupeau confus qui se lamente...  
De beaux corps musculeux que leur force tourmente  
Se sentant impuissants ne bougent plus ; les uns  
Sont les blonds fils du Nord ; d'autres sont roux ou bruns.  
Tous se tordent, leurs yeux éclatant sur leurs faces,  
Foule désespérée où se mêlent les races.

C'est l'instant où l'obscur meurtrier, plein d'effrois,  
Songe à son guet-apens et se compare aux rois ;  
Où les rois conquérants songent à leurs batailles ;  
C'est l'heure où le remords les saisit aux entrailles.  
Le sang, ils l'avaient vu jadis, au plein soleil,  
Dans les combats, couler jeune, pur et vermeil,  
Parmi les mouvements de la lutte superbe,  
Bu par le sol avide ou dispersé sous l'herbe.  
Ils n'avaient pas pris garde aux sanglots étouffants  
Des femmes qui pleuraient de quitter leurs enfants,  
Et d'ailleurs, ils forçaient les femmes à se taire.  
Tout était beau, joyeux, glorieux sur la terre.  
Ils admiraient le pas savant des bataillons...  
Qu'importait le mourant au revers des sillons  
Et l'homme qui se tord et dont la tête crie  
Sous les cent mille pieds de la Cavalerie ?

Eux, ils ne voulaient voir que les guidons flottants,  
Les drapeaux déployés, larges et palpitants ;

Ils voyaient la grandeur royale de l'ensemble,  
Les escadrons penchés sous qui la terre tremble,  
Tout ce qui se mouvait hardi, libre et vivant,  
Rien de ce que roulait sous lui le flot mouvant !

Au dessus d'une mer de corps, de bras, de têtes,  
D'un geste, ils suscitaient la beauté des tempêtes,  
Heureux de voir descendre et monter sous leurs yeux  
L'océan tourmenté dont ils se faisaient dieux !  
Là, fiers de maîtriser leur cheval qui s'effare,  
Ils déchaînaient un vent terrible, la fanfare,  
Qui s'élève, qui monte, irrésistible, et prend  
Les hommes à son gré poussés comme un torrent !

Ils aimaient ce spectacle, et vainqueurs, avec joie,  
Ils rentraient sous la tente aux portières de soie,  
Que soulève un servant humble et le front baissé.  
Chefs, empereurs ou rois, la lutte ayant cessé,  
Ils aimaient, sous l'orgueil des velours et des plumes,  
Se saluer entre eux, graves, en grands costumes  
Et la Gloire en chantant leur promettait encor  
Des chevaux de parade aux caparaçons d'or,  
Et des arcs de triomphe où les vaincus serviles  
Leur venaient à genoux, offrir les clefs des villes ;  
Tout luisait, tout chantait, l'or, le cuivre, l'airain,  
Les musiques sonnait l'honneur du souverain,  
Les couleurs, éclatant comme la joie éclate,  
Et le Mensonge, argent, azur, or, écarlate,  
Magnifique, pompeux, magique sous le ciel,  
Drapait à larges plis les horreurs du Réel !

Mais rien ne s'est perdu. Le réel a son heure ;  
Ils sauront que l'on souffre ; ils apprendront qu'on pleure.

Ce qu'ils n'ont jamais vu, ces hommes le verront.  
Ils paraissaient aimer le sang : ils en boiront !  
Les meurtriers auront leur meurtre pour supplice.  
Les larmes, les sanglots se feront leur justice,  
Et dans un ouragan de cris et de douleurs  
Ce qui pleuvra sur eux un jour, ce sont des pleurs !

Car la pluie a rayé l'espace, elle ruisselle  
Sur les suppliciés qu'un vent triste flagelle.  
S'ils veulent respirer, ils boivent de cette eau  
Amère, qui pénètre et qui brûle la peau  
Et qui tombe, sinistre et lente, à grosses gouttes,  
Et ces têtes, du sang aux lèvres, dressent toutes  
Sous l'implacable ciel des regards suppliants.  
Mais le ciel sans pitié fait sur les patients,  
Au milieu du tonnerre et des éclairs des armes,  
De tous ceux qu'ils ont fait pleurer, pleuvoir les larmes !  
Spectacle sombre ! au loin l'île affreuse s'étend.  
Ces visages que bat la pluie en sanglotant  
Contractés par l'effroi, l'impuissance et la haine  
Sont comme une moisson étrange en une plaine.  
Flots vivants sur les flots tièdes du sang des morts.  
Les yeux disent la peur, la rage et le remords.  
Et tels que couronna jadis le diadème  
Sentent leurs cheveux froids collés à leur front blême !  
La vérité saisit leurs oreilles, leurs yeux ;  
Tout leur être ; elle fait que tous ces glorieux  
Voient et boivent l'horreur même de leurs grands crimes !  
Il retombe sur eux, le sang de leurs victimes !  
Et la guerre, ils la voient ainsi sans oripeaux,  
Sans aciers ruisselants de rayons, sans drapeaux,

Sans faste, sans orgueil, sans honneur, sans chimères,  
Dans le sang des soldats et sous les pleurs des mères !

Debout et l'un sur l'autre appuyés, le vieillard  
Et l'enfant blond sont là, détournant le regard  
De ce peuple sur qui passe cette épouvante,  
De ces fronts émergeant de cette horreur vivante.  
Et ces deux grands témoins ont senti dans leurs yeux  
Leurs larmes se mêler aux pleurs après des cieus ;  
Ils pleurent. La douleur universelle creuse  
En durs sillons amers leur face douloureuse ;  
Et comme eux sous l'angoisse et sous l'effroi du mal,  
Tête basse, tremblant et triste, leur cheval  
Sent pleurer ses grands yeux où rêve une âme obscure.

176

L'éperon a piqué ses flancs ; sous la piqûre,  
Le cheval a bondi, mais il a reculé  
Devant le fleuve où passe un vent échevelé.  
— « En avant ! loin d'ici ! » — Mais les cris ni la bride  
N'émeuvent le cheval et rien ne le décide,  
Pour traverser le fleuve, à déployer son vol.  
Les durs sabots d'acier sont attachés au sol.

L'idéal, sous la brume, à l'orient, rayonne.

— « Marche, dit le Progrès ! obéis ; je l'ordonne. »  
L'animal, pour ôter son pied du terrain mou,  
Fait effort et, gonflant les veines de son cou,  
Ouvre une aile qui l'aide à s'arracher de terre.  
Mais, impuissant au vol, il hennit de colère,

Et s'avancant tout près du fleuve au bord gluant,  
Debout, cabré d'horreur, piétinant, tout suant,  
Dans le fleuve en colère, en retombant, il entre,  
Et le sang rejaillit sous le choc de son ventre.  
Tristes, les cavaliers baignent jusqu'à mi-corps.  
Le cheval souffle ; il n'a que la tête en dehors,  
Dont les yeux sont bombés et grandis d'épouvante.  
Les deux hommes s'en vont dans l'angoisse mouvante,  
S'accrochant aux harnais et se prenant aux crins.  
Le cheval ayant trop de deux corps sur ses reins,  
Enfonce et se sentant sombrer dans la mort même  
Tourne et dérive au gré des flots. Heure suprême !  
Ainsi flotte un esquif perdu, sans gouvernail.  
Pour couper le courant de son large poitrail,  
Il meut en vain sous lui ses quatre jambes fines ;  
L'odeur fade du sang pénétrant leurs narines,  
Du sang jusqu'à la lèvre, eux voient avec dégoût  
Le fleuve bondissant les frapper coup sur coup.  
À tout instant la vague accourt, glisse et se roule,  
Les soulève, laissant après elle une houle.  
Le flot massif les heurte, en les éclaboussant,  
Et le cheval, à bout de force, a bu du sang ;  
Renversés par les flots, ils prennent la crinière  
Du cheval qui s'efforce au retour en arrière ;  
L'animal souffle, sombre, et ne peut plus hennir.  
Ils se sentent, hagards, disparaître et mourir.  
L'odeur lourde qui prend leur gorge les oppresse ;  
Ils s'en vont, tournoyant sur eux-mêmes, en détresse,  
Pénétrés de la peur d'une si longue mort,  
Quand soudain le cheval respire avec effort,  
Hennit, prend pied et tire avec lui sur la berge  
Que la crue en fureur depuis longtemps submerge,

177

Les hommes à ses crins pendus d'un poing nerveux  
Et dont le sang rougit la barbe et les cheveux.

Ils n'ont pas traversé le fleuve pourpre et sombre.

Or, debout auprès d'eux, ils voient une grande ombre  
C'est Caïn, le sinistre aïeul. L'homme sanglant  
Leur montre l'Occident pourpré, d'un doigt tremblant.

— « Ô passants lumineux, retournez vers les hommes,  
« Dit-il ; racontez-leur sous quels cieux noirs nous sommes,  
« Chaque fois que la guerre éclate entre eux ainsi ;  
« La gloire est avec eux, mais l'horreur est ici !  
« Toute l'horreur ici s'amasse et nous opprime.  
« Ils ont l'orgueil et nous la honte de leur crime !  
« Oh dites-leur, amis, que tous les bruits affreux  
« Des escadrons heurtés qui s'écrasent entre eux,  
« Des fusils, des canons, des chevaux et des glaives,  
« Quelque part dans la nuit nous font d'horribles rêves,  
« À nous, prédécesseurs des guerriers d'aujourd'hui.  
« Dites-leur que Caïn les implore ; que lui  
« Qui de sa main ouvrit la source rouge, souffre  
« De voir sans fin ce rouge attirant comme un gouffre,  
« Ce sang vertigineux qui ne veut pas tarir  
« Et sur qui mes yeux secs sont lassés de s'ouvrir. »

« L'oreille des damnés donne un sens aux bruits vagues,  
« Ajoute-t-il. Que dit ce fleuve avec ses vagues ?  
« Malheur ! dit-il sans fin ni trêve en gémissant.  
« C'est pour créer des cœurs que Dieu créa le sang !  
« Pour que la fermeté de la forme le cache,  
« Et non pour que les corps soient hideux sous sa tache.

« Le beau sang est vermeil dans les doigts transparents.  
« Malheur à qui le fit aux soleils dévorants  
« Dessécher et noircir inutile sur terre,  
« Car on ne doit en vain scruter aucun mystère.  
« Et vous le savez bien, meurtriers triomphants,  
« Que sa pourpre inconnue étonne les enfants !  
« Il est fait pour gonfler le bleu des veines pures  
« Pour que la joie arrive au cœur des créatures,  
« Et pour rythmer, sacré, noble, invisible au jour,  
« Au cœur des jeunes gens la jeunesse et l'amour ! »

Il se tait, puis reprend : « La race d'Abel crie,  
« Elle émeut à sa voix la justice attendrie,  
« Elle exige du sang, malheur ! car il ne sort  
« Que la haine et la mort des œuvres de la mort !  
« Car le sang, quel qu'il soit ici dans nos ténèbres,  
« Vient former ce grand fleuve aux profondeurs funèbres,  
« Le seul obstacle, ô vous, guides du genre humain,  
« Qui vous ait pu forcer à rebrousser chemin.  
« Avertissez vos rois, qui sont fils de ma race ;  
« Mais, seuls, les fils d'Abel vainqueurs en faisant grâce  
« Arrêteront un jour ce fleuve de stupeur,  
« Et cette éternité sanglante dont j'ai peur ! »

Il s'est tu. Les héros regardent l'homme étrange,  
Debout mais fléchissant comme un mauvais archange,  
Exilé de l'azur, au fond des enfers noirs,  
Chargé de coups de foudre et de vieux désespoirs.  
La douleur sous laquelle il est ployé les touche,  
Et leurs yeux étant pleins d'amour, l'aïeul farouche  
Se sent par l'espérance à demi-consolé.

Or devers l'Occident le cheval envolé  
Te remporte, ô Poète, au monde dont nous sommes.  
— « Je reste seul ici. Retourne vers les hommes,  
A dit le blanc vieillard divin. Va et dis-leur  
Qu'ils sont des artisans de mal et de douleur.  
J'ai passé quelquefois dans les champs de batailles,  
Et j'ai dans ces sillons fait parfois mes semailles  
Mais mon pied désormais n'y repassera pas.  
Quoi ! Je retournerais aux traces de mes pas  
Quand devant moi ma route éternelle s'allonge !  
Va ; dis-leur qu'en un lieu visité par ton songe  
Tu m'as vu reculer et m'asseoir impuissant  
Devant un fleuve impur fait de haine et de sang.

180

Tel, dans ce lieu peuplé de réelles chimères,  
Sentant son vaste cœur plein de choses amères,  
Que trahissent les plis de son front, et ses yeux  
Où l'œil humain perdu pourrait suivre anxieux  
La spirale sans fin de la vie éternelle,  
Comme un ange vaincu ferme à regret son aile,  
Le vieux Progrès, marcheur de l'espace et des temps,  
Replie avec lenteur ses membres mécontents,  
Et ce dieu, souhaitant que l'homme le secoure,  
S'assied ; et dans la nuit sanglante qui l'entoure  
Le vieillard plein d'ennuis, de sanglots et d'amour  
Pense aux lointains soleils qu'il verra poindre un jour !

181

**Dominique AMANN**  
**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).